

Maurice Coton

# OR VOIR

Poèmes en pièces

## PROLOGUE

*Je cherche l'or du temps*

André Breton (1896- 1966)

Un certain âge, mais lequel, assure que toutes les précautions ont été prises pour cacher le hasard. Vieille chouette morale, j'ai longtemps cru que ma raison venait d'une incapacité à comprendre les refus ou les craintes de mes semblables à vouloir exaucer l'avenir. Or mon ignorance s'élevait au-dessus, rarement hostile aux visages des longs chemins.

Puis, faisant fi des complexes que procure l'immensité des lois, j'ai cherché des terres promises, de vrais mondes en fausses pistes, tantôt bercé par de mystiques effets aux miroirs apprivoisés, tantôt renversé par de nouvelles attractions.

Ça, je me suis moqué des pronostics. En vain ! Un temps d'avance ici, de retard là, m'a signifié mon infortune, à l'image de tout ce qui pouvait m'attirer de beauté par avantage. C'était mon erreur, silencieuse dans l'illusion, versatile dans l'amour et prémonitoire dans le rêve. D'où mon inconscience, je l'avoue, à prendre le jeu à son propre jeu et, peut-être, à reporter au lendemain la fête recommencée. On ne se trouve jamais assez vif et mutin pour fuir l'uniformité.

L'affaire serait réglée si les visions ne se transformaient en or. De savantes recettes en pèlerinages m'ont ainsi conduit à me dépouiller de cet encombrant capital afin de mieux ruiner mes espoirs d'une cité idéale, seule et unique. Eperdue contre une planche de salut et d'au revoir qui disperse les débris de cette pierre philosophale, ma consolation est sans fin.

## CRIME

La journée du 8 avril dernier fut la plus terrible de la vie de Sylvain Manchedo. D'abord, avant de rentrer à son domicile, en pleins faubourgs de la capitale, une main adverse lui planta sans raison apparente une lame de couteau dans le bas du dos. A peine eut-il conscience de voir s'enfuir son agresseur, une vilaine caricature de truand, qu'il s'étala sur le trottoir de tout son long, les bras en croix.

Après quelques instants il se releva. Plutôt que d'appeler du secours, il se demanda longuement s'il pouvait encore marcher. Son hébétude lui fit regretter de manquer de force. Il retomba de nouveau, lourdement.

Ensuite, la peur le réveilla que sa femme Kiki et sa petite chienne Fanny se fussent inquiétées de son absence. Il reprit ainsi son chemin de retour à grand peine jusqu'au moment où deux individus, en uniforme gris, le frappèrent au visage et le dépouillèrent de ses papiers d'identité. Ils s'emparèrent de son corps inanimé et le rouèrent de coups dans une voiture volée le matin même à un représentant de commerce.

Ce soir-là, Sylvain Manchedo côtoya la mort et les histoires ténébreuses qu'elle colportait jusqu'au plus profond de lui.

Enfin, il ne dut son salut qu'à la très faible respiration de son cœur dont on lui avait enseigné, dans sa jeunesse, la méthode en cas de coup dur.

## LA CLASSE

A son ultime classe, Mme Roy, l'institutrice de l'école qui se trouvait alors rue des Petites Portes, s'était organisée pour ne rien laisser apparaître de son immense émotion. Ce serait un jour comme un autre, avec ses rituels, ses ramassages de cahiers, sa leçon inscrite à la droite du tableau, ses infimes punitions infligées du coin des lèvres, ses trois récréations et, l'après-midi seulement, pour fêter la fin de l'année scolaire, des récompenses, des jeux et des rires.

L'heure approchait. Bien que le visage de Mme Roy ne laissât rien encore transparaître de l'inquiétude qui s'installait dans son esprit, quelqu'un qui se serait à cet instant introduit dans sa salle aurait compris qu'un événement exceptionnel était en train de s'accomplir.

Sans avoir prémédité son geste, elle demanda à ses élèves de se placer en cercle. Quand la ronde fut formée, elle se glissa en douceur au milieu des enfants qui sautillaient main dans la main. En bonne pédagogue, elle leur expliqua qu'ils imitaient de cette manière le mouvement de la mer. Puis, dans un dernier élan, elle invita toute la classe à se rapprocher le plus près d'elle possible, en retenant ses sanglots.

## PÉRIL

Jusqu'à son vingt-huitième anniversaire, Jansen Assadourian se persuada que le mot péril dissimulait un sens réservé au monde des adultes. Pour cette occasion, les plus plaisantins de ses collègues lui offrirent, non sans allusion, une botte de poireaux.

C'est en lisant un livre de logique pure qu'il découvrit qu'il s'était trompé, sauf peut-être sur un point particulier. Mais il vérifia que cela ne valait pas la peine de développer des arguments en public.

Cependant, sa vie se transforma. Il considéra que le temps était venu de mettre de l'ordre dans ses idées. Il songea à quitter son travail de professeur. Il pensait qu'il pourrait faire preuve de plus de générosité envers ses semblables ou, tout au moins, mieux en simuler.

Il s'engagea dans un mouvement politique proche de celui auquel Constantin Assadourian, son défunt père, avait appartenu. Au bout de quelques mois, il se vit confier un rapport moral sur les taux de remboursement de la sécurité sociale.

Peu après il renonça à sa mission. Il emprunta une somme trop élevée à sa banque en vertu du principe que l'acquisition d'une maison conduit à la liberté.

Le péril, plus casse-tête que jamais, ne disparut pas pour autant de son existence qui allait devenir sage et tranquille.

## LA Foudre

Le paysan qui m'avait raconté cette histoire ne travaillait plus ses champs depuis quelques années déjà. Sa tête était encore bien fêlée, ses idées creusaient encore bien leurs sillons. Pas d'humeur vagabonde ni de nostalgie hautaine ne menaçaient l'ordre de ses paroles. Il regrettait presque de n'avoir conservé que les meilleurs aspects d'une existence très terrienne.

Il m'avait conduit, à travers prés, sur un chemin rocailleux mal balisé jusqu'à une clairière entourée de jeunes chênes. La pluie, qui n'avait pas cessé pendant notre promenade, avait formé à cet endroit de nombreuses flaques dont la symétrie m'avait sauté aux yeux.

Je lui en avais fait part, mais il s'était empressé de me répondre que je serais plus étonné quand j'en connaîtrais l'origine.

Toujours aussi calme, le paysan me confia qu'ici se tenait la maison foudroyée de ses parents. Sa famille avait péri dans ce drame qui était survenu pendant son service militaire dans l'infanterie. Avec force persuasion et abondance de détails, il finit par me dire qu'il n'avait jamais pu faire pousser la moindre herbe dans la clairière.

## L'ASILE

Sur son plus beau costume, Jean Leprêtre avait revêtu son manteau gris. Après en avoir recherché en vain la ceinture à boucle, il avait attendu l'autocar. Puis il avait pris l'autorail jusqu'à la dernière gare avant le terminus. C'était une halte destinée aux visiteurs de l'hôpital.

Dans une valise rouge, il emportait un nécessaire de toilette, des habits de rechange et deux livres. Quand il se présenta à l'hôpital qui prolongeait la ligne de chemin de fer, le service des visites était normalement terminé. Aussi le gardien lui demanda-t-il plutôt sèchement de revenir demain. Mais Jean Leprêtre lui expliqua d'une voix calme et presque désolée qu'il souhaitait être interné sur le champ.

Ensuite une infirmière très jolie et un jeune médecin à l'accent étranger recueillirent les confidences suivantes. Jean Leprêtre aurait soixante-sept ans dans quelques jours. Au même âge exactement, son père, son grand-père et son arrière-grand-père avaient eu une crise de folie. Tous les trois avaient terminé leur vie dans ce même hôpital.

Alors qu'un train et un coup de sifflet recouvrirent ses paroles, Jean Leprêtre n'hésita pas à répéter que son tour était maintenant venu.

Le médecin ni l'infirmière qui n'étaient pas encore amants ne surent alors que Jean Leprêtre parlait pour la dernière fois.

## EXCÈS

Belle, Elsa l'était plus que ne l'avait été ni ne le serait jamais une autre femme.

Si cette parole restait invérifiable, elle semblait tout au moins certaine pour l'homme qui la tenait. Celui-ci portait le nom de Jason, le conquérant de la Toison d'or, et tout comme son illustre prédécesseur il ne se rendait sans doute pas compte de la portée ni de la conséquence de ses séductions. Il poussait même jusqu'à la caricature une personnalité qui n'allait pas sans lui causer, à la longue, une double désillusion avec sa propre réalité et celle d'autrui.

Mais Jason ne s'en souciait pas. A qui sondait le caractère de ses pensées extrêmes, il arguait que la vie se définissait telle une ascension dont le sens aurait été le sommet et le vide quasiment tout le reste. Il savait que ses désillusions troueraient la couche de nuages qui empêchait de scruter l'horizon et l'azur.

Une fois, Elsa avait proposé à Jason de remplacer l'ampoule de leur lampe de chevet par une autre d'une plus forte intensité de façon à moins se fatiguer les yeux en lisant.

Jason avait trouvé l'idée excellente, sans pour autant la réaliser. Comme toujours !



## DIMANCHE

Après un faux-départ, la troisième course était vite lancée. Le cheval favori Le Poète suivait l'allure, dans la foulée du peloton de tête emmené par Blue Jack et Rosamor. Redoublant de violence, les bourrasques de pluie détrempeaient la piste et rendaient le parcours plus sélectif encore.

Douglas était assis sur son journal, juste devant la rivière des tribunes. Mais il ne regardait pas la course. Ses yeux ne pouvaient quitter les liasses de billets que son voisin de gauche brassait négligemment sur le programme de la réunion dominicale.

Lors de la précédente course, un handicap pour pouliches et poulains, Douglas avait perdu tout son argent. Dix partants, et il n'avait pas même trouvé le gagnant ! Il s'en voulait d'avoir aussi mal joué et, surtout, d'avoir gâché aussi vite sa journée.

- Je suis un vrai tocard, se disait Douglas, comme noyé dans un océan de paris devenus soudain d'une désarmante simplicité.

A l'approche de la dernière haie, le jockey cravache d'or du cheval favori porta son attaque décisive. Le Poète se détacha irrésistiblement et franchit le poteau d'arrivée avec dix longueurs d'avance sur l'outsider Moxar.

Même Douglas applaudissait avec les turfistes le vainqueur facile du Grand Prix d'Automne.

## AILLEURS

De toutes les histoires sombres ou singulières qu'on rapportait sur Raphaël, le fils d'André, il en est une qui revenait plus souvent. La personne du village qui nous en faisait état, à mon épouse d'alors et à moi-même, avait absolument tenu à notre double présence.

C'était une dame d'un âge déjà avancé. Elle avait bien connu Raphaël mais elle nous en parlait comme s'il n'avait jamais existé que dans une époque très lointaine.

Elle hochait la tête :

- Non, s'affligeait-elle, un tel individu n'aurait pas dû naître. Dans l'attente de paroles horribles, j'avais ressenti au cœur une étreinte douloureuse. Pourtant, le récit qu'elle nous fit ne nous rendit pas Raphaël déplaisant ni, moins encore, abominable.

Des monstres de son espèce auraient même été considérés comme de pauvres innocents dans le pays d'où nous avons été chassés.

A cette comparaison s'ajouta la nuance, plus amère, que Raphaël avait été pendu et pas nous.

## THÉÂTRE

Il n'y a pas de bonne pièce, mais seulement des bons acteurs. Antonia, qui était encore jeune et qui voulait faire une carrière au théâtre, prétendait que cette pensée l'aidait à mieux apprendre ses textes et, surtout, à ne jamais craindre le redoutable trou de mémoire.

C'est un dicton indien, racontait-elle aux gens qui semblaient intrigués par ces paroles. Cette réponse péremptoire coupait court à toute discussion qu'elle ne jugeait pas nécessaire. Pourtant, Antonia se trompait.

Elle s'était figurée qu'elle obtiendrait un rôle dans le prochain spectacle du festival de sa région. Une lettre signée par un administrateur lui assurait que sa candidature avait été retenue et qu'elle serait prévenue le moment voulu.

Mais le festival avait hérité d'un nouveau directeur. Quand celui-ci vit et entendit Antonia, il l'aima si fort qu'il lui demanda de l'épouser et de ne plus jamais même remonter sur une scène.

Avec quelque peine au début, Antonia s'y résigna. Le printemps suivant, elle se maria en robe blanche selon la promesse tenue pour son dernier rôle.

## EXORCISME

Beaucoup de récits nous parviennent de manière détournée. Les enfants eux-mêmes en colportent de bien extraordinaires. Oui, combien d'histoires resteraient cachées sans les pouvoirs narratifs illimités que ces jeunes êtres exercent aux dépens ou à l'insu de leur univers ?

Nos voisins de palier, M. et Mme Duplantin, étaient discrets et distants. Mais par leurs deux gamins qui jouaient toujours avec les nôtres, nous en entendions souvent parler et avions même fini par bien les connaître.

Leur vie, rythmée par l'école et le travail, ressemblait à celle de tout le monde. Employé dans un laboratoire pharmaceutique, M. Duplantin était tenu à respecter des règles d'hygiène draconiennes. Il poussait à l'extrême sa propreté en portant constamment des habits blancs et, même en été, des gants immaculés.

Notre respectable voisin avait une manie. Dès qu'il avait usé une de ses très fragiles et toujours semblables paires de chaussures en toile claire, il se livrait à un curieux exercice pour s'en séparer. En pleine nuit, il les chaussait une dernière fois et il partait se promener dans les rues. Il suivait une trace imaginaire en piétinant le plus possible d'excréments canins. A chaque rencontre de ce type, il pestait contre l'humanité tout entière.

Nous avons demandé à nos bambins de ne pas se rire des gens comme M. Duplantin qui conjurent ainsi les immondices de l'existence.

## LES ŒUFS

Du haut de l'escalier en colimaçon, une voix rauque avait crié :

- N'oublie pas les œufs.

C'était la tante Aurélie avec sa fâcheuse manière de n'être point sûre d'être bien servie.

Paul ne répondait jamais à ces rappels à l'ordre. Il les trouvait grossiers et superflus. Il les croyait même tout bonnement désobligeants.

De toute façon, sa tante lui préparait une liste où tous les produits et articles à acheter étaient inscrits. Il n'existait donc aucune raison qu'elle doutât de lui.

Ce cri dans l'escalier le mettait hors de lui.

- Tiens, se demanda Paul à voix haute, et si j'oubliais les œufs ! Il entra dans le supermarché avec cette intention hostile. Il passa devant le rayon des œufs sans en prendre une demi-douzaine. Son sac à provisions rempli, il s'approcha de la caisse en se rangeant dans la file d'attente.

Mais il en sortit au bout de deux minutes pour aller prendre les œufs. Il songeait au problème que sa tante Aurélie aurait dû résoudre sans eux.

## ÉNIGME

Juste avant de se réveiller, la belle Raphaëlle avait rêvé très bizarrement de la mort. Elle lui était apparue sous la forme de verbes synonymes, comme décéder, expirer ou crever. Mais son rêve s'était arrêté au moment où elle avait découvert qu'un verbe manquait à la liste.

A son petit-déjeuner et sur le chemin de son lieu de travail, elle s'était interrogée sur le sens de son rêve tout en cherchant, en vain, le verbe disparu.

A la fin de la matinée, Raphaëlle aurait été incapable de se souvenir des verbes synonymes de mourir qui avaient traversé son rêve. L'espoir de résoudre l'énigme que son rêve avait enfantée lui semblait donc à jamais perdu et, plus encore, dépourvu de toute utilité. Ce n'est alors qu'une moitié de déconvenue, expliqua à sa meilleure collègue la belle Raphaëlle.

Le lendemain, elle fit le même rêve ainsi que le surlendemain et sept jours durant. Il ne s'agissait pas d'une torture, tout simplement d'un voyage contrarié. Raphaëlle rêva ainsi jusqu'au jour où son coiffeur prononça devant elle le mot blême. C'était bien décidé !

## LES AMIS

Ce jour-là, Marius Glaud était de permanence à l'hôtel des Trois Mâts où se tiendrait, le lendemain, l'assemblée générale du redoutable Parti de la Puissance Nouvelle. On disait qu'il jouerait son destin en proclamant une déclaration de guerre à ses ennemis.

Un peu plus tôt dans l'après-midi, Marius avait tenté d'être déchargé de cette pénible tâche. Mais il s'y était pris trop tard. De plus, les arguments qu'il avait avancés au délégué du gouvernement provisoire étaient improvisés. Il n'avait su leur donner le moindre crédit quand il lui avait fallu les justifier.

La télévision qu'il avait allumée diffusait un programme de circonstance. Il s'était retrouvé incapable de se remettre en mémoire l'air de musique qui accompagnait d'insipides images exotiques.

Marius Glaud voulait oublier que le chef de file du PPN avait été son meilleur ami d'enfance et qu'ils avaient commis ensemble les quatre cents coups. La vie les avait séparés. Marius regardait devant lui. Il avait peur, peut-être plus du passé que du présent imminent.

## LE SOLDAT

La trop courte vie de Gérard Doilot avait été guidée et dominée par deux idées principales. Le sens qu'il leur attribuait dictait ses comportements d'une manière irréversible.

La première idée reflétait une rare qualité puisqu'il ne concevait de bonheur que pour les autres.

Il appréciait beaucoup leur présence dans son entourage. Depuis sa prime enfance, il espérait réconcilier le monde des petits avec celui des grands. Mais telle n'était pas au juste, du moins aussi banalement exposée, sa seconde idée directrice.

La voici en résumé : la pensée de l'enfant ne rencontre celle de l'adulte que dans une triste circonstance.

Avant de recevoir son affectation pour sa caserne, le soldat Gérard Doilot avait rédigé en quelques lignes les fondements de sa philosophie. Il était à peu près certain que le testament qu'il laissait, si la guerre mettait fin à ses jours, servirait de leçon aux survivants.



## LA DÉCOUVERTE

Ses recherches étaient achevées.

Hector Vervins venait de découvrir. De jubilation, il tapait du poing sur le mur de sa chambre quand on sonna à la porte.

Mais le savant n'était pas décidé à ouvrir. Il se demandait même si l'on n'avait vraiment sonné, car il y avait bien longtemps qu'il n'avait pas reçu de visite. Et il ne se décida pas davantage quand sa sonnette retentit une deuxième fois, puis une troisième.

A la quatrième tentative, Hector Vervins eut un vague pressentiment. Quelque chose d'aussi important que sa découverte allait survenir. Se rapprochant de la porte, il mit la main sur la poignée, amorça un geste d'ouverture et renonça. Ce n'est qu'un de ces démarcheurs malhonnêtes, marmonnait-il en lui-même, sinon un faux aveugle qui me vendra un vil calendrier. Il s'en retourna de nouveau dans sa chambre pour contempler sa découverte.

Pourquoi lui avait-il fallu attendre autant de temps pour aboutir à ses fins ? Avant de jeter sur le papier ses premières conclusions, Hector Vervins s'aperçut que cette question ne dépendait plus de lui.

## CHARME

Louise embrassa sa mère et son père. Elle câlina sa petite sœur qui, pour une fois, ne l'accompagnait pas en vacances chez les Delancelle.

Sitôt installée dans l'autocar auprès d'un garçon de son âge qu'elle fit mine d'ignorer, Louise se recroquevilla sur elle-même. Perplexe, elle commença à réfléchir à la lettre que ses parents lui avaient demandé d'écrire au sujet des circonstances de son voyage précédent.

- Comment t'appelles-tu, lui demanda le jeune homme ?

Le son de cette voix qui l'interrompait dans ses pensées lui plaisait. Peut-être lui rappelait-il celle de son ancien ami José dont elle n'avait jamais plus reçu de nouvelles.

- Pardon, s'exclama-t-elle pour goûter encore à cette musique providentielle !

Le jeune homme reposa sa question. Alors Louise prit soin de le dévisager. Elle remarqua qu'il avait une pommette enflée et une entaille au menton. Ses yeux brillaient d'un bleu guère moins foncé que les siens propres et retenaient un sourire de connivence.

- Louise, lui répondit-elle.

## L'AMOUR

Nul doute que Sandra était ces jeunes filles qui se font une idée fausse de l'amour. Elle en espérait tout ; du bonheur, de la tendresse, du plaisir et de la loyauté.

Sa maman, toujours bonne conseillère, avait senti que si Sandra continuait à imaginer cela, elle risquerait d'être malheureuse toute sa vie. Aussi avait-elle monté un stratagème pour que son enfant considérât l'amour en face, avec moins de naïveté et de duperie.

Elle rencontra plusieurs membres masculins de sa famille ou de ses amis. Le marché qu'elle leur proposait consistait simplement à raconter à Sandra leurs premières amours et ce qui en était advenu.

Tous acceptèrent cette demande qui ne les compromettait pas. Mais aucun, à la grande déception de la mère, ne sut tenir son rôle convenablement. La volonté et les espérances de Sandra avaient eu raison de toutes les expériences.

Il n'en fallut pas davantage pour que la maman de Sandra abandonnât là son funeste projet et se résolût à croire en la bonne étoile de sa fille.

## LE REDOUX

Le redoux n'était pas la saison préférée de Martine. Tout autour de son chalet, la fonte des neiges créait des traînées de boue où s'empêtraient ses bêtes et son brave saint-bernard. Elle ne voyait pas non plus d'un bon œil le retour des hommes. Le facteur lui rapporterait son courrier. En échange de ses pâtes de fruits trop sucrées, le curé voudrait regoûter de ses gâteaux. L'oncle Hector lui redemanderait quelque service après lui avoir raconté les derniers événements de la vallée. Bastien Leprade, surtout, lui reparlerait d'un amour qu'il lui avait cruellement refusé.

Depuis ce jour, Martine avait fui le village et vivait en solitaire en haut des montagnes. Elle avait cru qu'elle ne survivrait pas au premier hiver. Le suivant, elle s'était foulé une cheville en tombant de son escalier. Le troisième, elle s'était si bien trouvée qu'elle n'avait pas écouté sa radio, sauf une fois pour le grand concert des valse de fin d'année.

Maintenant, elle ne regrettait plus rien de son passé. Quand Bastien Leprade lui rendait d'importunes visites, elle sentait seulement rouler sur elle-même la boule qu'enfermait son cœur.

## MISSION

Après avoir poursuivi de brillantes études en psychologie, Lucien T. intégra, sur recommandation de son directeur de thèse, le centre de la recherche scientifique et humaine.

Quelle ne fut pas sa surprise quand il reçut sa première mission ! C'était une courte lettre dactylographiée et mal rédigée. Elle comptait deux tampons, l'un pour la signature du chef de service, un certain Chabrol, l'autre pour identifier le laboratoire émetteur. Il ne s'agissait pas en réalité d'une lettre, mais d'une convocation en bonne et due forme.

Au jour et à l'heure fixés, Lucien T. frappa à la porte du bureau S44. Il n'entendit pas de réponse. Avant même qu'il rebroussât chemin, la porte s'ouvrit de l'intérieur. Dix psychologues au moins avaient pris position autour d'une table ovale à damiers gris et noirs. Une chaise vide attendait Lucien T. qui s'y installa sans plus tarder. Lorsqu'on lui annonça qu'il lui faudrait enquêter sur les phénomènes d'absence de mémoire chez les ouvrières en retraite de l'usine désaffectée, Lucien T. ignorait encore qu'il raviverait de vieilles douleurs.

Il ne pressentait pas qu'il renoncerait à sa mission et, par-delà, à ce type de travail pour toujours.

## LA JUSTICE

L'idée de la justice que se faisait Prosper n'allait pas de soi. Elle mérite donc qu'on l'expose, ne serait-ce que pour tourmenter puis reconforter les apprentis juges. Longtemps encore, on en rencontrera lors des grandes affaires qui secouent une communauté.

Prosper se figurait que la sévérité des juges était une espèce de machination. Il disait qu'ils modéraient leurs verdicts afin de donner une chance aux coupables de reproduire leurs méfaits. Pour que la justice pût vivre et nourrir ses magistrats, elle laissait, prétendait-il, les criminels accomplir leurs actes à plus ou moins forte dose.

Or Prosper dut nuancer son jugement quand une banale histoire de mœurs, dont il avait été le témoin, le traduisit devant un tribunal. Il s'aperçut que la justice n'était pas veule ni autocratique, mais fragile et désabusée. La machination qu'il avait supposée dissimulait des intérêts bêtement matérialistes.

L'égoïsme des apprentis juge était sauvegardé.

## FAMILLE

Qu'on le veuille ou non, la famille des Haurecourt connut son heure de gloire. Mais la révolution, qui survint juste après son apogée pour l'anéantir presque en totalité, avait effacé les épisodes les plus marquants de sa réussite.

Pierre-Jacques des Haurecourt aurait pourtant pu choisir, en patriarche éclairé et avisé, à l'instar d'autres souches plus ou moins illustres que la sienne, le camp des révoltés. En tout cas, il avait causé beaucoup d'étonnement en s'érigeant avec courage contre la destitution du roi et de ses ministres.

Henri, Hugues et Hubert, ses trois fils, avaient aussitôt été arrêtés et emprisonnés, malgré des positions bien moins tranchées que celles de leur père. Sa seule fille, Honorine, n'avait dû son salut qu'à l'hospitalité du couvent de l'Épître et à la condition qu'elle n'en ressortît jamais plus.

Le jour de son jugement et de son exécution capitale, Pierre-Jacques des Haurecourt obtint la présence à ses côtés de ses trois fils dont l'aîné n'avait pas trente ans. Il aurait eu, à l'égard du défunt roi, un mot historique que la chronique familiale garde secret.

Sans rien trahir, nous dirons qu'il aurait vu l'un de ses enfants prendre la relève du souverain parce que les armoiries de son clan portaient déjà un chêne foudroyé.

## FIDÉLITÉ

Ludmilla croyait savoir choisir ses amis. En réalité, elle se trompait sur leurs véritables personnalités, en leur restant d'une grande fidélité.

Seule elle pouvait dire qu'elle n'avait pas changé. Aucune personne au monde ni aucun événement ne la troublaient jamais. Rien non plus ne la faisait sortir de son chemin.

Ludmilla comprenait mal cette force, ou plutôt cette faiblesse, qui entraînait les gens à oublier et rejeter leurs idées antérieures qu'ils avaient défendu avec une merveilleuse fougue. Chaque fois que l'un de ses proches prenait une nouvelle direction, adoptait un autre parti, servait une cause différente, elle pensait que ce serait pour mieux revenir en arrière puis retrouver l'ancien sillon.

Toujours elle se faisait expliquer ces revirements inattendus. Mauvaises ou bonnes, suspectes ou sincères, les raisons finissaient par la convaincre. Leurs avantages aussi.

Ludmilla s'arrangeait avec le temps. Peu à peu, toute trace écrite avait disparu de sa maison. Les photos de ses amis étaient devenues des portraits d'idoles vénérées. Certains jours, avec un peu de rudesse, il lui arrivait de maudire le monde. Sans doute n'existe-t-il de fidélité que contre la morale, se disait-elle en vérifiant qu'une clé manquait à son trousseau !



## L'OR

Au lendemain de la marée d'équinoxe et malgré les indications du calendrier, le petit Claude eut l'intuition que l'infortune qui le touchait allait enfin virer de bord.

Muni de son gros cabas de pêche, il se dirigea vers le fond de la baie et avança à mesure que la mer se retirait. Il s'en était parti à l'aube quand une épaisse brume voilait tout le paysage. Sa marche n'avait été ralentie que par le Sphinx, un rocher solitaire qu'un photographe de la marine avait immortalisé au siècle dernier.

Le petit Claude inspecta le seuil du Sphinx en retournant quelques pierres, afin d'y déloger des poissons ou des crabes qui auraient oublié de suivre la mer dans son reflux. Il ne débusqua rien et continua de cheminer sur la grève à son allure.

Puis le soleil avait fait son apparition. Au lieu de la mer, le petit Claude se retrouva devant une étendue de sable si fin et si brillant qu'il crut que c'était de l'or. Il voulut en savoir davantage et poursuivit sa route vers la mer.

Comme il en possédait maintenant le trésor, l'air de ses poumons se remplit d'un écho sans faille. Petit Claude n'entendit rien.

## LA GUERRE

Quatre amis observèrent un long silence.

D'où venait cette détonation qui les avait réveillés au moment même où ils s'étaient assoupis ? Ils n'échangèrent aucune parole, mais ils avaient tous en tête que Jacques avait commis l'irréparable.

- Jacques, s'exclamèrent-ils ensemble en le voyant surgir !

- N'ayez crainte, c'est moi, leur confia-t-il. Plus rien ne nous séparera maintenant !

Jacques était hagard. Déchirée aux manches, sa chemise portait des taches de sang. En loques lui aussi, son pantalon avait baigné dans la boue. D'une main, il empoignait un bâton pointu, ou plutôt un pieu, qu'il érigeait victorieusement. De l'autre, il serrait une arme à feu prise à l'ennemi. A sa ceinture pendait par le manche son fusil cabossé. Il vacillait.

- N'ayez crainte, leur répéta-t-il d'une voix rauque !

Pourtant Jacques se trompait. La guerre commençait à peine et se terminerait sans lui ni ses quatre amis. Dans ce sens, Jacques avait raison. La mort les avait réunis à jamais.

## LE VOYAGE

Depuis le temps qu'elle rangeait ses affaires et remplissait ses valises, Clara aurait pu réaliser à plusieurs reprises le voyage dont elle rêvait.

Toujours un empêchement de dernier instant contrariait ses préparatifs. Laurent, son amant lointain qui s'était trop impatienté de ses départs retardés avait fini par se lasser. Il avait pleuré un bon coup avant de lui adresser une lettre de rupture.

Mais Clara aimait trop Laurent pour lui tenir rigueur de cette injuste punition. Pour elle, rien n'était jamais terminé, peut-être aussi parce qu'elle ne savait rien commencer.

Rares sont les gens qui restent sur leurs gardes et préfèrent, dans un état de demi-conscience, l'idée de l'amour à l'amour lui-même et l'attente du voyage au voyage lui-même. Clara appartenait à cette catégorie qui vit en dehors du temps.

Cette position ne l'avait pas mise à l'abri du chagrin que la lettre de Laurent lui avait procuré. De toute manière, elle continuait de l'aimer en silence. Plus sûre que jamais de mettre au point son prochain voyage, Clara avait déjà confié à la gardienne de son immeuble le double de ses clés.

## L'ÉPIDÉMIE

- Tout risque d'épidémie disparaît.

Lucy Globath avait hésité entre l'emploi du présent et du passé. Son choix laissait place à une possible reprise de la maladie. C'est pourquoi, devant son auditoire de notables et de mandarins, elle s'en était tenue à la formule la plus prudente. Sans laisser à personne le soin de l'interroger pour préciser sa pensée, Lucy s'était précipitée hors de la tente dressée à même la rocaïlle. Tout alentour, d'autres tentes lui rappelèrent aussitôt les méfaits du terrible fléau.

Le temps d'une rêverie, elle ne voulait plus y songer. La brise lui faisait cligner les yeux. Elle balançait sa tête. Une nuée d'étourneaux balayait le ciel de long en large. Le coucher du soleil enveloppait l'atmosphère d'une imperceptible rougeur. Une voix rauque que Lucy ne reconnut pas lui lança à la cantonade :

- Le médecin Globath est demandé auprès de ses malades.
- Le médecin Globath guette l'épidémie des étoiles dans la nuit, répondit-elle en s'éloignant des campements.

## LES NUAGES

Président du cercle de bridge de la rue de Millau, Edgar Ury tenait aussi une quincaillerie. Ces occupations auraient rempli l'existence de tout un chacun. Aussi notre homme se gardait-il bien de dévoiler ce qui lui importait le plus.

En effet, au fil de ses longues réflexions au jeu et au magasin, Edgar Ury avait acquis une science et un art très particuliers puisqu'il lisait l'avenir dans les lignes des nuages.

Dans un cahier à spirales dont il ornait toujours les couvertures des quatre as, au jour le jour il consignait ses observations. Elles portaient sur des sujets aussi divers que la vie de ses proches ou de célébrités, la politique, les conflits de société, la mode, la météo...

A la mort d'Edgar Ury, on découvrit dans un recoin de la boutique un placard plein de ces bizarreries. Comme il était célibataire et sans héritier, un notaire jugea bon de remettre à la bibliothèque municipale la somme des prédictions. Hélas il ne fit pas le meilleur choix, car on archiva aussitôt le magot.

Quelques années plus tard, à l'occasion d'un grand inventaire, on détruisit les paquets sans les rouvrir. Le notaire en eut connaissance. Mais

## VERT

Espérons que l'histoire qui suit ne fournit pas la preuve qu'un miracle est une leçon que personne ne retient.

Par l'achat d'une moto de grosse cylindrée, Olivier pensait que sa vie passerait enfin à la vitesse supérieure. Il n'aurait pas voulu dire qu'il voulait devenir un homme, mais un pareil sentiment remplissait son esprit.

Personne ne semblait en mesure de s'opposer à sa volonté de déboursier toutes ses économies dans cet objet. Sa mère avait cru qu'elle aurait trouvé les mots pour le dissuader. La peur de faire souffrir son seul garçon lui en avait ôté toute velléité.

Elle aurait voulu savoir si Olivier avait notion des risques qu'il courrait avec son bolide, sans même lui parler des inquiétudes de ses parents. Là encore, son amour maternel l'avait retenue. Ne jamais enfreindre les désirs de son fils, telle était sa devise. Aussi demandait-elle seulement à Olivier de choisir une moto verte et, si possible, de la couleur de l'olivier.

Le premier jour qu'il enfourcha sa nouvelle moto, Olivier eut un accident stupide. Il aurait pu perdre la vie, sans le réflexe de sauter de sa machine qui alla percuter un camion en stationnement. Il sut aussitôt que les quelques contusions qu'il en retira fit l'effet d'un miracle à sa mère.

## LE PENDU

Quand Jérémie ouvrit la porte de sa cellule et qu'il découvrit le corps pendu d'un homme dans la pénombre, il hurla à pleins poumons un juron qui ébranla tout le monastère. Aussitôt après, il se prosterna en se cachant les yeux dans les mains. Il entendit sonner une cloche qui semblait venir de très loin et annoncer des funérailles.

- Ils m'ont retrouvé, j'en étais sûr, sanglota-t-il !

Jérémie creusait son passé dont le nœud coulant du pendu resserrait le malheur. Il revivait soudain la douleur, cinquante ans plus tôt, que la pendaison de son frère dans leur chambre commune avait procurée. Depuis, jamais il n'avait cessé de se sentir responsable de cette tragédie et de se reprocher son incroyable aveuglement.

- Ils viennent me chercher, murmura Jérémie !

Tandis que des moines accouraient des quatre étages des bâtiments contigus, Jérémie se souleva avec peine. Sa tête s'immobilisa.

Il n'eut pas le temps de s'apercevoir qu'il venait d'être victime d'une hallucination. Dans un dernier râle, il pivota et s'écroula, raide mort.

## POLICE

- Llemontov, répondit-il à l'agent !
- Avec un ou deux L, demanda sèchement le policier ?
- Deux, il y en a deux, Monsieur.
- Montrez-moi vos papiers d'identité.

L'homme en uniforme avait encore haussé le ton.

- Ils sont chez moi ; je n'ai pas eu le temps de les prendre quand j'ai dû quitter mon domicile précipitamment.

Llemontov s'était tu. Il n'osait plus regarder l'agent droit dans les yeux.

- Avec tous ces événements, vous comprenez, ajouta-t-il, comme s'il parlait à lui-même.
- Vous mentez. Vous êtes un menteur et vous devriez avoir honte, lui cria le policier en tapant du pied sur le sol pavé des docks.
- Si, c'est vrai. Je peux le prouver si vous me raccompagnez à la rue d'Orient. J'habite là-bas. Ce n'est pas loin ! Au numéro 111.

Llemontov avait inventé cette histoire en espérant que la police cesserait de l'importuner. Depuis qu'il avait quitté son usine, il avait déjoué tous les pièges. Il n'y avait donc aucune raison pour que la chance l'abandonnât si près du but.

- Je vous suis, lui dit le policier de plus en plus énervé.
- Comment, comment ? Oh merci, merci répliqua aussitôt Llemontov qui se mit en marche.

Ils n'avaient pas fait plus de vingt pas ensemble que Llemontov sortit de sa poche un long couteau qu'il retourna violemment contre celui qu'il croyait être son maître.

Puis il s'enfuit à toutes enjambées jusqu'à son usine de la rue d'Orient.



## L'IDOLE

Cher Maître,

Ces mots veulent vous dire combien j'aime votre œuvre, mais ils n'y parviennent pas. Je recommence cette lettre pour la vingtième fois et je ne sais toujours pas m'y prendre. Peut-être ai-je à vaincre trop de timidité, à démêler trop de louanges ou à contenir trop de passion. Que sais-je au juste de vos pensées sinon qu'elles me donnent l'illusion d'exister en me rendant meilleur ?

Vos livres ont bouleversé mon univers au point où j'ai cru moi-même que je touchais aux cimes que vous me faisiez atteindre. Je perdais presque mon âme pour revêtir la vôtre. Pourtant, j'ai bien retenu votre leçon d'éviter à tout prix les idolâtries.

Dans quelques jours vous recevrez une nouvelle lettre. Je vous y donnerai de plus vifs secrets sur mes éblouissements. Puis j'attendrai votre réponse en songeant que je ne la recevrai jamais. D'ailleurs, qu'elle arrive ou non, votre réponse tant attendue, je vous écrirai encore. Qui peut vous dire si je ne vous écrirai pas jusqu'au tout derniers souffles d'espoir que votre œuvre m'aura fait sentir ?

Veillez agréer, cher Maître, mon entière confiance et ma respectueuse considération.

## LA LUNE

En l'an 2132 eut lieu une expérience qui, si elle n'échoua pas, ne réussit pas cependant à résoudre les graves problèmes démographiques et démocratiques que connaissait la terre à ce moment-là.

Des quatre plus hauts sommets de la chaîne himalayenne, de gigantesques canalisations creusées à même la montagne et reliées, par des oléoducs larges comme des cathédrales, à tous les océans de la planète lancèrent en même temps l'assaut de la lune.

Ces quatre canons d'eau de mer furent mis en marche par un moteur unique construit à l'identique d'un modèle de volcan. Or, quand les premières pluies tombèrent sur la lune et inondèrent les lits des anciennes mers, tous les ciels de la terre, sans exception, se couvrirent d'épais nuages noirs. Bientôt éclatèrent partout des orages d'apocalypse !

A l'unanimité moins une abstention, les représentants des nations unies décidèrent de stopper les projections d'eau avant que les pluies diluviennes n'eussent anéanti les grands équilibres écologiques des continents.

Les tonnerres en effet cessèrent aussitôt et la tentative fut reportée à la décennie suivante.

## HASARD

Sans doute cache-t-on beaucoup plus d'événements qu'on le dit. C'est une forme avérée de morale.

Qui certifierait donc que l'histoire édifiante des rois d'un jour n'a jamais existé ? Leurs dynasties ne dureraient que vingt-quatre heures. Un tirage au sort désignait parmi toute la population, une fois par semaine, sept personnes qui apprenaient alors qu'elles régneraient sans partage avant la fin du trimestre en cours. Ainsi elles pouvaient préparer à leur guise, en connaissance de cause, leur règne d'un jour.

Dans le respect des lois qui évoluaient assez peu, les souverains s'engageaient à défendre et honorer les libertés de leurs sujets. Hormis ces contraintes, tout leur était autorisé. La chance qui les avait portés sur le trône guidait chacune de leurs actions vers plus de justices et de bonheurs à partager.

Mais un royaume voisin convoita la paix de ce pays de cocagne et, pour un futile prétexte, lui déclara la guerre. Son armée était bien trop forte pour rencontrer la moindre résistance. Jamais le monde ne connut même hostilités aussi brèves. D'un côté ni de l'autre, il n'y eut aucun mort. Il n'est pas resté de trace non plus du pays vaincu.

Le dernier monarque s'appelait Azar. Seul peut-être ce nom est passé à la postérité.

## LE TAXI

Gégé, le chauffeur de taxi, avait calculé que la durée moyenne de ses courses atteignait vingt minutes. Les paroles qu'il échangeait par conséquent dans sa voiture ne s'attardaient pas et ne traitaient jamais en profondeur tel ou tel sujet donné. Mais Gégé n'en demandait pas plus pour dire ce qui occupait tour à tour son cœur et son esprit.

Lorsqu'il ne travaillait pas, Gégé se promenait. Il faisait les boutiques, jouait aux boules, visitait des monuments ou passait prendre sa femme à la sortie de son bureau, du côté du boulevard de l'Hôpital. En vérité, il s'ennuyait terriblement depuis qu'il s'était fâché avec son vieil ami Victor qu'il avait connu tout jeune en disputant ensemble des courses cyclistes sur piste.

Gégé regrettait maintenant d'avoir provoqué leur brouille. Victor avait peut-être même eu raison de lui reprocher de ne pas connaître plus de mots que ce que les vingt minutes de conversation dans son taxi lui permettaient de prononcer avec ses clients.

La vexation n'existait donc plus le jour où le bras d'un homme qui ressemblait à Victor, et s'avéra être Victor, arrêta Gégé en pleine rue. Les vingt minutes de la course que Gégé offrit alors à Victor pour se faire pardonner suffirent à les réconcilier.

## LE PASSÉ

Les gens qui ont connu, avec Elise, l'âge d'or des villages de vacances n'en évoquent pas le passé sans une profonde mélancolie. Bien qu'ils aient tous, comme elle, réalisé depuis deux ou trois tours du monde, ils imaginent encore appartenir à une espèce particulière et protégée.

Elise sait qu'ils peuvent se reconnaître sans s'être parlé. Un air de famille, une désinvolture et, pour tout dire, une nonchalance les caractérisent de leurs semblables de la génération suivante, dont ils n'oseraient jamais comparer le système à celui qu'ils avaient goûté.

Selon Elise, le monde serait donc ainsi fait que chacun se figurât mieux loti que ses enfants et ses parents. A toute époque, même dans les pires conditions, la grande majorité des gens, dit-elle, considèrent que plus une corbeille est remplie plus elle est belle. Comme leurs idées de mesure et de foisonnement ne sortent pas des limites fixées par les possibilités de leur temps, ils enjolivent et idéalisent tout au risque, insiste Elise, de croire à la décadence, sinon même de la préparer.

Pourtant l'âge d'or des villages de vacances ne finit pas de se perpétuer afin de mieux rendre, aux yeux des artistes tels qu'Elise, leur logique merveilleuse, quoique provisoire.

## ÉLOGES

La toilette des morts n'était pas en vigueur dans le pays des Éloges. On n'y pratiquait pas l'incinération, réservée seulement aux enfants décédés d'étouffement dans leur sommeil.

Un mort n'allait jamais seul dans sa dernière demeure. Un parent l'y attendait ou l'y accompagnait. On n'appelait pas cette coutume un sacrifice puisque la chose était convenue dès la naissance.

La mère d'un nouveau-né désignait en effet qui devrait accompagner son enfant dans la tombe quand il viendrait à mourir. Le plus souvent, elle choisissait un aïeul qui était mort en général bien avant son nourrisson.

En guise de toilette des morts au pays des Éloges, on écrasait sur les corps des défunts des champignons. Les tombeaux eux-mêmes avaient les formes et les couleurs des champignons.

Bien sûr, personne ne comprenait rien à ces histoires. Il n'était pas question d'un gros champignon atomique qui avait dévasté la planète et laissé la place vierge au pays des Éloges.

## LE FER À CHEVAL

Si la nature des objets définit celle de leurs propriétaires, rien n'attribuera à personne l'irrésistible attrait d'un fer à cheval, prétendait le généreux Anatole. Avec orgueil, il racontait que jusqu'à son grand-père tout le monde dans sa famille avait exercé le métier de maréchal-ferrant.

Grand gaillard toujours revêtu d'un blouson en cuir clouté, Anatole lui-même entretenait la tradition. En cachette, il nourrissait l'espoir de relancer le commerce du fer à cheval en rétablissant l'usage par un moyen détourné.

Les livres de mécanique et d'électronique qu'il avait étudiés ne lui avaient pas encore montré la voie à suivre pour réemployer son objet préféré. En attendant de trouver une solution, il ne manquait jamais l'occasion d'offrir à quiconque un fer à cheval. Quand mon tour fut venu de recevoir le cadeau, Anatole me rappela que le fer à cheval était surtout un porte-bonheur. Puis il me demanda ce que j'en pensais.

- Je trouve ça beau, lui dis-je bêtement.

Anatole ne s'offusqua pas de ma plaisanterie. Mais nous ne nous revîmes plus beaucoup.

## LA DÉFAITE

Cogner fort et recogner encore !

Telle était la pire des doctrines que Paul Lerouge dédaignait d'apprendre à ses deux nouvelles recrues. Il les avait reçues ensemble dans son bureau carré pour savoir ce qui les avait incités à s'inscrire dans son école de sports.

Comme toujours, il avait posé les trois questions rituelles. Pourquoi avoir choisi cette discipline de combat, la plus difficile ? Quels renoncements leur choix impliquait-il ? Dans combien de temps espéraient-ils affronter leur premier adversaire sur le ring ?

Paul Lerouge avait pressenti que ses nouveaux poulains allaient devenir des champions. Tout de suite, il avait observé que chacun esquivait avec ses qualités, comme naturellement et sans aucun effort, les coups qu'à l'entraînement il essayait de leur porter. Alors qu'il n'avait encore formé aucun gagnant, il n'arrivait pas à croire que son rêve enfin se réalisait d'atteindre la pureté de l'art.

Dès leur premier combat pourtant, les deux jeunes espoirs perdirent à plates coutures contre des adversaires bien moins doués qu'eux. Ils ne remportèrent pas plus leurs prochaines oppositions.

Après cette déconvenue, Paul Lerouge leur demanda de ne plus jamais remonter sur un ring. Il abandonna lui-même la partie, presque sûr d'avoir découvert une vérité totale : la défaite.



## LA NÉCESSITÉ

- Mon tour n'est pas venu, il ne sera jamais venu. Chaque jour, la mort manifestera sa présence. Et jusqu'à ce qu'elle disparaisse, je vivrai.

Dans son agonie, le vieux Ted Lodge oubliait son despotisme. Il avait laissé son chat Julius s'endormir sur ses genoux. En vain, il essayait de relever ses mains pour le caresser. La paralysie avait gagné tout son corps.

Ted Lodge caressait maintenant Julius du regard. Il lui parlait.

- Toi, tu tiens ton rang. La maison est ton royaume.

Le chat sursauta. Sentant que son maître recouvrait la raison, il ronronna. Mais Ted Lodge avait prononcé ses dernières paroles de bon sens. Il délirait.

- Julius, mon Julius. Mon tour n'est pas venu. Je me retourne sur moi-même et j'abandonne. La terre est ma diplomatie. Nécessité, je déclame et je partage ta désolation.

Le chat se rendormit, assommé par le brouhaha de cette plainte. Quand il se réveilla un peu plus tard à l'heure de manger, il s'aperçut que son maître ne bougeait plus. Par la fenêtre restée entrouverte, aussitôt Julius partit en quête d'un repas.

## MESURE

Daniel a réellement existé. Aussi convient-il de parler de lui avec prudence et admiration, comme s'il pouvait écouter et survenir d'un moment à l'autre.

Il donnait l'impression qu'on ne réussirait jamais à le connaître. Quand on croyait enfin mieux le comprendre et tenir son amitié, à nouveau il se défilait pour disparaître du paysage.

Il était un mélange de secrets qui n'avaient pas abouti. Pourtant, tout d'une pièce, il était imperméable aux idées qu'on essayait de lui suggérer.

Je n'ai connu personne qui ait réussi à le faire changer d'avis. On ne saurait même pas dire qu'il s'entêtait ; non, il passait outre. Il restait certain de ne pas avoir fait preuve d'assez de persuasion.

Un trait de sa personne m'avait beaucoup intrigué. Je le relate en songeant qu'il résume bien Daniel.

Tous les jours, il achetait le journal et pour rien au monde il ne s'en serait passé. Mais il ne lisait pas avant plusieurs semaines les articles qui l'intéressaient. Les journaux s'entassaient les uns sur les autres, jusqu'à ce qu'il se décidât à les ouvrir.

Daniel était pareil avec nous qu'avec ses journaux. Il reportait notre réalité immédiate à un futur dont il savait seul prendre la mesure.

## LA HAINE

Là encore, on s'était fourvoyé, regrettait Jean Manock qui passait désormais son temps à recoller les plâtres de sa mémoire. C'est normal.

On employait toujours cette expression *c'est normal* sans trop savoir ce qu'elle signifiait. Lui, Jean Manock n'avait jamais tranché entre ce qui est normal et ce qui ne l'est pas.

Maintenant qu'on ne disait plus *c'est normal* à tort et à travers, on peut moins comprendre ce que Jean Manock cherchait à sauver. C'était pourtant un grand combat qu'il menait.

En ce temps, Jean Manock prétendait qu'on oubliait les sujets dans les phrases. Il n'y en avait que pour les verbes et les compléments.

Jean Manock savait bien qu'il prendrait sa revanche. Malgré les forces qui lui manquaient, il trouvait les rois trop malins pour vivre sans sujet.

Devenu un monarque de la phrase, il prédisait qu'il le serait bientôt de toute la langue. Il était prêt à remonter sur le trône. Mais il avait des impératifs trop en haine pour se décider.

## LA GLOIRE

J'étais très jeune écrivain quand je reçus du syndicat des mots, un organisme officiel aujourd'hui disparu, la demande expresse d'expliquer en une formule pourquoi j'avais décidé d'écrire des livres. De ma réponse, me disait-on, dépendait la suite de ma carrière littéraire. Si je voulais continuer ce vers quoi me poussait mon désir, j'avais tout intérêt de trouver les meilleures raisons. Il ne m'en manquait pas.

Il m'avait d'abord semblé honnête de répondre que je voulais écrire pour gagner ma vie. Quiconque s'est livré à l'écriture sait bien qu'il s'agit d'une bataille dont la victime n'est jamais annoncée. Oui, j'allais écrire pour gagner ma vie, mais dans la hantise permanente d'une défaite presque certaine. Mes juges n'auraient pas compris ce double sens de gagner sa vie. J'abandonnai l'expression.

Je m'étais ensuite orienté vers une réponse plus banale, quoiqu'aussi sincère que la précédente. Et si j'apprenais à mes juges que j'écrivais pour passer le temps. Pourtant, cette dérision du métier d'écrivain me causa du souci. Je ne pouvais quand même pas avouer que mon dessein était d'inviter les lecteurs à perdre leur temps avec moi. Je renonçai à cette autre vérité.

Enfin, pris de remords ou de compassion pour tous les écrivains ratés ou géniaux, oublié ou reconnus, je répondis que j'allais écrire pour la gloire.

## LA BRUYÈRE

Quand Madeleine se présenta à l'entrée du cimetière, la disparition des tombes ne la surprit pas. Ses mains serraient sur sa poitrine un bouquet de bruyère. Elle se dirigea vers l'emplacement maudit où gisait son enfant mort à la guerre.

En passant devant le vieil if, elle remarqua que ses racines étaient sorties de terre. Plus loin, elle heurta du pied un trousseau de clés neuves qui ne lui rappelèrent rien de réel. Son regard la menait à l'endroit précis qu'occupait son fils.

Madeleine s'arrêta. Des taupes avaient érigé des monticules. Un oiseau tournoyait dans le ciel. Le vent se leva brusquement. Elle n'eut pas sitôt déposé ses fleurs sur le pré qu'une bourrasque les emporta sur son passage.

La bruyère se dispersa en donnant des couleurs à tout le paysage. Madeleine aussi s'enveloppa dans le rougeoiement général, comme un soleil couchant qui se disloquait bientôt à l'horizon.

Sa propre voix lui souffla qu'elle n'avait jamais autant aimé son enfant.

## L'ÉDIFICE

Épuisée, haletante, Solange se retenait au mur de ce petit édifice qu'elle avait cru ne plus jamais quitter. La forêt ici devenait hospitalière, avec des guirlandes de feuilles touffues et de fleurs épanouies.

Par sa seule présence, Solange embellissait la forêt, redressait les arbres chétifs, guérissait les bêtes malades et délivrait la nature de son enchaînement au temps. En retrait, elle y avait vécu les méchantes épidémies et famines qui l'avaient toujours épargnée. Or le monde avait retrouvé à présent son faste et sa splendeur d'antan.

Plus rien ne la retenait à sa forêt, sinon ce petit édifice dont chaque pierre gardait encore la promesse d'un amour éclaté. Elle venait de parcourir ses sentiers dans toutes les directions pour aboutir à nouveau à lui. Une dernière fois, elle était entrée dedans. Son cœur battait la chamade et battait aussi le rappel des trésors passés.

Solange laissait son petit édifice aussi beau que possible. Tout était nettoyé et soigneusement remplacé, ses meubles et ses objets. Enfin, quand elle avait vu qu'elle ne pouvait plus en faire son domaine, la tête haute elle s'était élancée à travers bois vers sa nouvelle vie.

## LES INSÉPARABLES

Ils sont inséparables.

Tous les chemins qu'ils suivent les ramènent à eux parce qu'ils ont prêté serment de vivre ensemble jusqu'au bout. Et ils vont aux limites des rues dans l'attente d'un événement magnifique. Puis ils reviennent à leur point de départ, ainsi que leurs destins liés à l'ombre d'éternités.

Tous les combats auxquels ils prennent part veulent donner au monde la liberté qu'ils se refusent à eux-mêmes. Victoire ou défaite, l'issue leur importe peu. Chacun la définit à sa façon, pour plaire aux autres et, plus encore, pour remonter de plus belle en première ligne.

La rapidité dont leurs esprits rendent preuve d'actes universels et le consentement général qui s'en dégage comblent tous les vides. Quelle mine de circonstance arborent les inséparables ! Mais leurs signes distinctifs disparaissent quand de nouveaux arrivants leur demandent l'asile. Fervents de confidentialité, les inséparables leur ouvrent en grand leur livre d'or et resserrent les rangs avant de leur en montrer l'unique page.

## LA VITESSE

Comme Joseph Bréviandres trouvait que sa fille hésitait à lui répondre, il avait encore demandé :

- Qu'y a-t-il, Camille, de plus éphémère que la vie ?

C'était pourtant une question à ne pas poser parce que Camille parvenait toujours à embrouiller les idées simples de son père et à les entraîner dans les méandres de sa propre imagination. Camille ajusta ses phrases et parla. Elle promenait ses mots comme si elle avait voulu désarticuler les pensées de son père. Parmi ses explications, une au moins aurait dû séduire l'esprit de Joseph Bréviandres.

C'est ce que Camille appelait, dans son docte langage, la respiration et l'expiration du temps. Il fallait comprendre que le temps formait un couple d'instantanés inséparables.

- Non pas les mâles et les femelles, mais les forts et les faibles ? Camille n'avait pas attendu cette nouvelle question de son père qui aurait interrompu son monologue. Elle avalait ses mots et elle disait que la vitesse des paroles allait de pair avec une justice morale.

Joseph Bréviandres croyait plutôt que sa fille avait le double de son équilibre mental.



## MOTIFS

De toutes les contrariétés récentes et même lointaines qu'il avait endurées, Jean Pasquier n'en trouvait guère de plus injuste que celle dont il venait d'être victime. Pourquoi, se répétait-il, oui pourquoi Léonce ne l'avait-il pas choisi comme témoin à son mariage ?

Il avait retourné cette question lancinante dans tous les sens. Avec une patience qu'on ne lui connaissait pas, il en avait étudié chacune des hypothèses. Il avait rencontré d'autres amis de Léonce. Aucun ne lui avait fourni l'once d'un motif convenable.

Jean Pasquier appartenait à cette race de gens qui vivent de codes, bien qu'il n'en prononçât pas les règles ni les fondements. Il s'était privé de la plupart des richesses du vocabulaire qu'il appelait, avec un réel dédain, les mots féminins.

Voilà un vrai motif de rupture : sans jamais employer certains mots, on peut en ressentir tous les ravages. Ces mots vous retournent le plus solide des hommes en moins de deux. Moins on parle d'eux, moins ils préviennent de leur visite.

Ainsi Jean Pasquier reportait contre Léonce les affres de sa fidélité.

## L'INTELLIGENCE

Il est un monde disparu où l'on jugeait l'intelligence sur d'étranges critères.

Cela débutait d'abord par un examen auquel participaient les déshérités ou les bannis de la société. L'épreuve principale consistait en une série de prévisions sur de prochains événements. Quand ceux-ci avaient eu lieu, les correcteurs retenaient les candidats dont les réponses approchaient le plus de la réalité effective. Leur nombre ne pouvait pas excéder cinq.

On organisait ensuite une épreuve qui allait départager les élus et désigner le plus intelligent du moment. Pour ce faire, les cinq candidats étaient conduits dans un immense labyrinthe sans issue. Hissés sur des miradors disséminés tout au long du parcours, des huissiers observaient leurs comportements. Ils traçaient sur des feuilles quadrillées leurs déambulations. A la tombée de la nuit, le jeu s'arrêtait. On récupérait les concurrents et on notait leurs premières déclarations.

Un jury composé d'anciens vainqueurs enfin délibérait. La manière dont était choisi l'homme le plus intelligent était secrète et l'est restée jusqu'à ce jour.

Il arrive parfois qu'on se demande si l'absence de femmes à ces cérémonies ajoute ou non un élément au mystère.

## LE CRI

Regroupé autour du capitaine, l'équipage semblait à présent maîtriser la situation. Le cap était retrouvé.

- Attention ! hurla-t-on sur le pont.

C'était la voix caverneuse de saint Pierre qui remuait les ténèbres. Par un grand coup de barre à tribord puis à bâbord, le capitaine renversa par-dessus bord la chaloupe de sauvetage.

Il scruta la mer derrière le poste de pilotage, laissant les mains de ses matelots toutes tendues dans la direction de saint Pierre.

Le capitaine pensa qu'avec un peu de chance on ne l'entendrait plus jamais.

Cette infâme perspective réveilla en pleine nuit le capitaine Le Cor. Il s'essuya le front et la nuque.

Aussi tranquillement que voguait son bateau dans l'obscurité, il tenta de poursuivre son rêve. Le cri qui résonnait encore dans sa tête l'en empêcha.

De toute manière, il savait qu'il y aurait toujours un cri dans sa tête, un cri tellement fort qu'il résisterait aux vagues et aux ouragans de toutes les mers.

Le Cor se rendormit, mais il ne rêva plus de saint Pierre

## LA DISPARITION

Je ne voulais parler à Gilbert de la disparition de Clothilde. Il ne devait même pas chercher à savoir ce qu'elle était devenue. Je désirais seulement entendre sa mémoire me dire des mots qui la décriraient au présent et la feraient revenir.

J'avais l'impression que l'annonce de la mort de Clothilde aurait ranimé une vieille querelle ou plutôt une rivalité que nous ne ressentions plus. La vie m'avait appris que la mort éloignait plus qu'elle ne rapprochait des rares vérités que transmettait le passé.

Comme moi, Gilbert avait aimé Clothilde et s'en était retrouvé désemparée. Il avait cru en la perdant qu'il ne s'en relèverait pas. Mais il avait surmonté son malheur en finissant par comprendre qu'il ne rencontrerait plus jamais une pareille aventure.

Comme Gilbert me parlait de lui-même au lieu de Clothilde, je lui annonçai la mort de la femme qu'il avait aimée. Il me répondit qu'il y avait longtemps qu'elle était morte pour lui. Regrettait-il son aveu quand il ajouta que son amour pour Clothilde échappait à sa raison et le suivrait jusqu'à la fin de ses jours ? Je me doutais bien que telle était aussi ma destinée.

## BONHEUR

A la naissance de sa fille Elodie, Stéphane Favre reçut la visite inopinée de sa première mère qu'il n'avait pas vue depuis une vingtaine d'années. Elle lui raconta qu'elle n'était pas venue pour la petite Elodie, mais dans le but de lui exposer les causes de son départ.

Avec cette sorte de rudesse et d'obstination à ne rien vouloir prendre au tragique, Stéphane ne l'entendit pas ainsi. D'une étreinte affectueuse, il serra sa mère contre lui pour qu'elle comprît qu'il ne l'avait pas oubliée. Elle pensa qu'il l'embrassait pour ne plus la laisser repartir. Ce n'était pas pareil, quoiqu'à cet instant précis de leurs retrouvailles sans conséquence aucune.

Stéphane conduisit sa mère dans la chambre d'Elodie qui dormait. Devant le berceau, il lui parla librement de son couple, de son travail et des fantaisies de son existence. Quand le bébé se réveilla en pleurant, Stéphane demanda à sa mère de le prendre dans ses bras.

Il les laissa quelques instants ensemble. En quittant la pièce, un long frisson traversa son corps. Stéphane se dit qu'il n'avait jamais été aussi heureux et même que son bonheur ne faisait que commencer.

## LA SONNERIE

Certains jours, Thomas Muller savait qu'il avait bien travaillé. Il s'en rendait compte, non pas à la satisfaction empruntée de son contre-maître qu'il ne regardait plus depuis longtemps, mais à la sonnerie de l'usine qui lui semblait retentir avec une infinie douceur.

Employé modèle, Thomas Muller aurait mérité, selon son patron, le titre de meilleur ouvrier s'il ne s'était singularisé à la surprise générale. Sans prévenir, il s'était arrêté en plein travail !

Son geste, qui avait interrompu la chaîne de production, avait aussi entraîné de coûteuses conséquences. Convoqué dans le bureau du directeur, Thomas Muller n'avait rien répondu aux questions qu'on lui avait posées. Mais quand on lui avait reproché d'avoir fait grève, il avait baissé la tête.

Grâce à cette attitude, aucune sanction n'avait été retenue contre lui. Son absence d'une petite demi-journée et ses qualités professionnelles, aussitôt retrouvées, avaient mieux plaidé en sa faveur que tous les discours qu'il aurait pu tenir.

Plus loquace devant son syndicat, Thomas Muller avait expliqué que la sonnerie ne fonctionnait plus depuis trois jours et qu'il n'en dormait plus. Le délégué n'avait pas ébruité cette excuse, pour ne pas nuire à la réputation de Thomas Muller et ne pas déclencher une polémique stérile.

## LA DIGNITÉ

Balto restait un bon clochard. Mais c'est peu dire qu'il recevait autant de coups que d'aumônes. Maintenant que le nombre de sans-abri avait immensément augmenté, la vie qu'il menait était devenue très difficile.

Balto ne voulait pas se prévaloir de son antériorité dans sa galère humaine ni, d'aucune façon, se reconnaître en quiconque lui ressemblait ou lui venait en aide. Indifférent aux injures, il se désolait pourtant de constater que ses semblables lui assénaient désormais les plus mauvais coups.

Toutes les humiliations lui faisaient le même mal. La plus pénible était de se faire réveiller, au terminus d'une ligne de métro, par le seau glacé versé sur sa tête par quelque zélé agent de nettoyage.

Balto se reconfortait en retenant coûte que coûte la leçon de sa jeunesse. A une vérité il faut répondre par une vérité, à un mensonge par un mensonge. Cette morale lui allait encore à ravir, bien que la société lui en parût de moins en moins digne.

## LE SIGNAL

A la sortie de notre adolescence, nous avons été très attirés par la personnalité de Régis Croix. Ses attitudes débonnaires et franches lui permettaient de manier mieux que quiconque l'art inappréciable du paradoxe.

Aussi exerçait-il sur nous une large influence qui se délimitait entre les limbes de l'enfance et les marasmes de la maturité. Moi-même je cherchais confusément en lui l'homme que je voulais devenir.

Plusieurs indices auraient dû nous apprendre que Régis Croix s'affublait d'une fausse et dangereuse stature. Mais comment aurions-nous décelé qu'il ne suivrait jamais les conseils qu'il nous prodiguait, tellement nous attendions l'ultime signal qu'il nous promettait et dont il disait qu'il allait bientôt arriver.

Nous imaginions que ce signal nous sauverait en réglant nos vies sur l'hypothèse d'un renversement de toutes les valeurs. Régis Croix nous rassemblait pour nous donner les raisons qui retardaient sans cesse notre délivrance.

De désespérances en désillusions, le cercle des amis de Régis Croix s'était resserré autour de quelques fidèles. Je ne l'avais pas quitté le dernier, mais presque. Plus tard, j'ai su que le jour de mon départ avait été le signal dont nous avait si bien parlé et fait languir notre camarade.



## L'ARMOIRE

Depuis qu'il ne s'intéressait plus qu'aux choses du passé, M. Lecarmont ravivait l'inquiétude de son entourage. Certes, il s'était toujours passionné pour l'histoire, mais plus le temps passait plus il oubliait ce dont il ne s'était pas trouvé l'auteur ni l'acteur. Il ne regardait même que l'être qu'il avait été.

Vous croyez que M. Lecarmont offre ainsi un exemple courant colporté par l'espèce humaine, à travers les âges, dans la série des banalités. Eh bien, détrompez-vous ! Car M. Lecarmont cultivait du passé les gens et les lieux qu'il ne reverrait jamais. Aussitôt qu'il rencontrait une nouvelle personne, il la fuyait. Ne tenant pas en place, il déménageait sans cesse et, sauf une vieille armoire qu'il n'aurait échangée contre rien au monde et dans laquelle il rangeait ses trésors, tout lui était futile.

Quand M. Lecarmont mourut, on jeta sans le lire un opuscule qu'il avait écrit. C'était l'inventaire de l'armoire. Chacun de ses objets symbolisait une présence disparue. En toute insouciance, le concierge de l'immeuble dispersa le butin dans la rue où chacun se servit en fonction de ses goûts

## LA PARADE

Quand Jeanne et Célestin s'étaient rencontrés, ils avaient formé aux yeux de leurs familles un harmonieux assortiment de chances et de charmes. Sans doute le hasard n'avait-il pas été la seule cause de leur union, car aussitôt que leur amour s'était déclaré, il n'avait jamais plus cessé de croître. On avait parlé de prodige.

La réalité était différente. Sans le savoir, Jeanne et Célestin avaient trouvé le remède universel du bonheur. Mais personne ne devait en connaître le secret. Ils pensaient que leur merveilleuse sérénité tenait tout entière cette seule condition. Voici en quelques mots la façon dont vivait cet étonnant couple. Sa règle de conduite était de mettre un terme à son union dès la première dispute. En conséquence, Jeanne et Célestin passaient le meilleur de leur temps à prévenir les moindres risques de brouille.

De conflits étouffés en délibérations inutiles, ils maintenaient alors un semblant d'équilibre naturel. Ils s'étaient même inventé un langage propre pour s'abriter définitivement des dangers et des maux qui accablent les humains.

Rien ne dit maintenant que Jeanne et Célestin se comportaient toujours ainsi. On a même supposé qu'ils avaient fini par divulguer cette recette pour mieux protéger encore leur amour.

## LA VIPÈRE

C'était, sur un chemin, égarée, une vieille vipère endormie. Au moment où deux frères passèrent devant elle, un dialogue ils engagèrent dont on résumera ci-après la substance.

D'abord l'aîné des enfants conseilla au plus petit de ne pas s'approcher. Celui-ci s'exécuta, mais quand il vit que son frère voulut saisir le serpent, il y mit la main le premier.

Ensuite, considérant que la vipère ne réagissait pas, il demanda ce qu'il y avait lieu de faire. Le grand frère reprit l'initiative et reposa l'animal sur la pierre où il se trouvait. Il jugea qu'il valait mieux le laisser tranquille. La vipère remua. Le cadet alerta son aîné. Les enfants prirent peur et s'enfuirent.

Enfin, revenant sur leurs pas, ils constatèrent que la vipère était restée à sa place, à nouveau immobile et peut-être terrorisée. Chacun à son tour eut envie, du pied ou d'une pierre, de frapper le reptile. Mais, d'un commun accord, ils décidèrent de ne plus l'importuner.

L'histoire de la vieille vipère endormie a marqué ma vie. Elle m'a sauvé de moult pièges et tourments. Elle-même la vie m'a souvent fait penser à cette promenade que je ne puis plus oublier.

## LES PIONNIERS

Pour accomplir son destin, Olaf Larsson rêvait de mettre en relation les descendants des pionniers.

Par exemple, il pensait retrouver la trace du premier individu qui s'était baigné dans la mer. Sa découverte lui aurait permis, disait-il, d'aboutir à l'inventeur de la nage. Grâce à celui-ci, il aurait remonté le courant de la connaissance. De là, il découvrirait l'origine de la dénomination des fleuves et des rivières jusqu'à leurs sources souterraines.

Au bout de ses recherches, Olaf Larsson avait intuitivement deviné que chaque être arrivait au monde avec la mission de créer un nouveau plaisir de vivre. Fils d'une lignée de capitaines au long cours, il faisait exception, peut-être parce qu'il n'avait jamais voyagé.

Il était maintenant trop tard pour partir. Même si Olaf Larsson l'avait voulu, les gens qui appréciaient l'avancement de ses travaux l'en auraient empêché.

## LE HÉROS

Cette décoration, Oscar savait qu'il ne la méritait pas plus que Dorian qui ne l'avait pas reçue. Mais Dorian était parti dans un autre pays chercher fortune alors qu'Oscar était resté parmi les siens.

Le commissaire du peuple avait fait un vibrant discours vantant le courage des deux héros. Avec les mots d'un homme cultivé, il avait raconté une histoire que tout le monde avait entendu des dizaines de fois, sans se lasser. Des hourras avaient salué l'accolade du commissaire décernant sa médaille à Oscar.

Ensuite Oscar était allé retrouver le fringant commissaire à son hôtel. Il lui avait confié le misérable secret qui dévorait sa raison depuis qu'avec Dorian ils avaient renversé en leur honneur la vérité.

Leur conversation avait duré toute la nuit. Au petit matin, le commissaire avait essayé en vain de contacter son ministre de tutelle. Car il ne se sentait pas assez fort pour donner seul une suite à cette piteuse affaire.

Il retarda son départ d'une journée pour s'entretenir encore avec Oscar. Or celui-ci resta introuvable. Il était parti rejoindre Dorian, sûr de servir une meilleure cause. Pourtant il ne le revit jamais. Au cours de ses recherches, il apprit par hasard la destitution du commissaire qui l'avait décoré.

## LE SECRET

Certaine dépouille, épouse Chambrilley, avait été témoin d'un curieux événement que jamais elle ne rapporta à personne. A plusieurs reprises, elle faillit dévoiler son stupéfiant secret, mais le sort en décida autrement.

Son mari, qui mourut avant elle, eut droit à quelques bribes. Or, comme il n'était pas d'une nature indiscreète, elle ne lui laissa pas le temps ni la chance de reconstituer toute l'histoire. Mme Chambrilley sut finalement que son témoignage resterait dans sa tête. D'ailleurs, elle n'en eut plus une idée aussi précise. Des détails lui échappèrent. Parmi d'autres éléments, elle confondit des lumières, des couleurs ou des bruits. Même l'ambiance générale de la scène revêtit un aspect trouble et presque incohérent.

Avec les années, imperceptiblement, la mémoire de Mme Chambrilley fit son travail d'érosion, jusqu'au jour où son stupéfiant secret perdit sa réalité et disparut pour être remplacé par un souvenir virtuel et immémorial.

Ainsi se transforment et se renversent les vérités. Les plus tenaces et difficiles à croire ne sont pas celles qu'on imagine. Elles ne sont pas non plus, bien au contraire, les plus difficiles à oublier.

## LA MORT

Les gens qui ont peur de la mort devraient se souvenir de ce que nous disait le vieux Mortimer. Ses propos nous passionnaient, mais nous n'en avons pas médité le sens. Tout jeunes encore, nous souhaitions être étonnés avant même que de comprendre quoi que ce soit aux épreuves de la vie.

Mortimer aimait nous recevoir dans sa maison. Il nous asseyait sur une large banquette en osier recouverte de coussins. Lui-même enfoncé dans un profond fauteuil qui avait épousé ses formes, il nous racontait des histoires fantastiques que nous redoutions de transposer dans notre proche avenir.

Par-dessus tout, nous goûtions son désenchantement.

Il se retenait à la vie, nous confiait-il, en pensant que chaque jour était son dernier jour. Alors il s'accordait lui-même un ultime plaisir. Nous le regardions boire ainsi une coupe de champagne, relire une ancienne lettre ou peindre sur son chevalet une étoile dans un ciel noir.

Parfois, Mortimer nous accompagnait à notre terrain de sport pour y tirer des pénaltys. Mais il se ravisait et creusait le sol à neuf mètres quinze des buts pour découvrir un improbable trésor.

Lequel d'entre nous lui avait demandé s'il associerait un jour quelqu'un à ses dernières volontés ? Sacré vieux Mortimer, nous comprendrions maintenant pourquoi tu n'avais pas répondu.

## LA SOLITUDE

Par son impatience perpétuelle, Felice avait atteint les cimes de la solitude d'où elle contemplait le monde sans plus se soucier des distances qui l'en éloignaient. Quand d'autres gens s'avisèrent à la rattraper, son esprit lui-même l'aidait à poursuivre son escapade.

Elle se hissait ainsi sur un nuage irréel qui l'agitait au gré des vents, dont elle réduisait les caprices en se donnant des rendez-vous à elle-même. En chemin, elle gambadait pour franchir des obstacles qu'elle inventait et dressait devant sa frémissante solitude.

Felice se doutait qu'elle n'arriverait pas à temps, mais elle n'était pas pressée et elle trouvait mille excuses pour justifier ses retards. Elle se disait qu'elle partirait plus tôt la prochaine fois ; ce qu'elle faisait et ce qui la menait à elle-même avant l'heure. Comme son impatience l'empêchait d'attendre, elle s'en allait juste au moment où son double aurait dû apparaître. Cette allégorie donne raison à ceux qui pensent que la réalité sort toujours de prison. Elle donne tort aux mêmes qui affirment qu'elle n'y rentrera plus jamais. Et je crains que dans plusieurs siècles ce dilemme divise encore apôtres et adeptes de la solitude.



## CHIRURGIE

Chiquito rêvait que ses yeux roulaient comme des boules de flipper jusqu'à faire claquer la partie de son monde trop étroit. Alors il se transformait en grand émeutier.

Dans la garde-robe de Lucilla, sa sœur aînée, il choisissait un déguisement à l'image de ses héros préférés. Mais Chiquito, parce qu'une automobile conduite par un ancien chanteur d'opéra l'avait renversé quand il était tout petit, ne pouvait plus marcher. Sa mère, qui s'en voulait chaque jour de l'avoir laissé s'échapper de sa main, lui autorisait tout. Et, avec la pension que versait le généreux baryton, elle essayait de lui offrir tout ce qu'il demandait.

Chiquito n'aurait pourtant jamais osé lui réclamer un flipper. L'objet était arrivé un matin dans une caisse en bois portée par deux gaillards moustachus qu'il aurait volontiers enrôlés dans sa brigade insurrectionnelle. Une lettre accompagnait ce cadeau, signée par un éminent chirurgien cosmopolite qui se proposait d'opérer Chiquito dès qu'il aurait atteint l'âge de vingt ans.

L'enfant avait vite manié son instrument avec une belle adresse. Il pensait que chaque partie gagnée lui donnait un peu plus de chance d'être guéri. Sa mère et sa sœur Lucilla partageaient son espoir en le regardant jouer, silencieux, des journées durant.

## LA VIE

Les parents de la douce Sandra, qui avait grandi avec eux sans jamais leur causer un souci, avaient pour habitude de dire que leur fille leur donnait entière satisfaction. Ils y voyaient le signe que quelque chose d'extraordinaire lui arriverait tôt ou tard. Bien sûr, sa mère nourrissait en secret des inquiétudes. Elle se souvenait avec tristesse de son propre passé dont il lui semblait que seuls des drames en subsistaient. Parfois, elle se demandait même si Sandra ne s'inventait pas une existence tranquille pour leur cacher ses malheurs.

Pas le moins du monde superstitieux, le père ne savait que dire du bien d'autrui. Sa femme le comblait d'aise au point où il ne lui trouvait nul défaut. Quant à sa fille Sandra, il lui vouait un vrai culte, mais sans lui exprimer les mots de son admiration. Sandra s'en moquait bien. Depuis longtemps, elle se figurait que ses parents ne la regardaient plus. Comme elle attendait la première occasion pour partir, plus l'échéance lui paraissait proche, plus elle rendait en bonne enfant ses parents heureux. Personne jamais n'aurait pu lui faire comprendre que cette perspective durerait toute la vie.

## L'OUBLI

Jusque-là privé de moyens de communication, Joël Legitan rompait son silence. Il révélait à l'humanité entière sa découverte qui, à l'entendre, conduirait les peuples à la paix et à la liberté. Lui, Joël Legitan, avait trouvé une solution pour provoquer l'oubli.

Il avait tout d'abord expérimenté son invention sur sa propre personne. Au hasard, il choisissait un événement qui l'avait marqué et, au prix d'une édifiante formule, il l'éliminait de son esprit. Restée intacte pendant ce laps de temps, sa mémoire explorait toutes les faces cachées de ce souvenir.

Puis, quand il le décidait, il réintroduisait l'objet repoli et rénové par l'écluse de sa mémoire. Chaque souvenir regagnait ainsi sa place en transmettant à ses voisins une nouvelle jeunesse et un bien-être contagieux.

Pourtant, l'invention de Joël Legitan échoua complètement. On lui fit comprendre que, bien avant lui, d'illustres trafiquants de la mémoire avaient entraîné les peuples à la ruine. Il eut beau raconté qu'il n'avait aucune volonté de puissance, rien n'y fit. Ou plutôt si, puisque l'on s'empessa de vite l'oublier avec sa funeste découverte.

## NUMÉRO

La rancœur de Michel Blond envers les années passées n'avait plus lieu d'être. Pourquoi diable était-il allé chercher que la vie cachait, à l'enfant qu'il voulait rester, toujours la vérité ? En toute innocence, il avait même cru que la vie était cette vérité à la fois sacrée et honteuse.

Dans son repentir, Michel Blond désirait à présent tout recommencer à zéro. Les amours, les possessions et les autres illusions pouvaient reprendre leur numéro dans l'ombre. Il ne partagerait plus son temps.

Pour mieux être encore lui-même, il se mit à concevoir un monde qui vivait sans lui et qui lui subsisterait éternellement. Il en était le spectateur unique, découvrant son rôle au fur et à mesure que les jours lui en dictaient l'inutilité.

Ainsi Michel Blond atteignit une plénitude qu'aucune personne ni qu'aucun livre n'avaient jamais soupçonnée. Mais il arriva que la mort lui apparût sous des aspects trop hospitaliers à son goût.

Alors il retomba de nouveau dans ses travers. La distraction était finie et la vérité avait retrouvé sa place à l'ombre.

## FAUX

Après maintes dérobades, Texil avait cédé à nos sollicitations. Quand il nous ouvrit lui-même sa porte avec un large sourire, personne ne songea que le refus qu'il nous opposerait quelques instants plus tard serait tout aussi souriant.

Longtemps nous avons cru que notre idée mériterait un meilleur sort. Peut-être avons-nous présumé de la fantaisie et de l'hospitalité du créateur de Jicour. Mais notre assurance l'avait plus décontenancé que séduit...

En rangeant de vieux papiers, j'ai retrouvé par hasard le projet d'album présenté à Texil alors au sommet de sa gloire. C'était l'histoire d'un faux Jicour qui, entouré d'une ribambelle de faux compagnons semblables aux modèles originaux des Venurs, Balem et Ledrop, défiait le vrai Jicour après avoir dérobé l'inestimable trésor du muséum océanographique.

La supercherie occupait toute la première partie du récit, la seconde étant consacrée à l'enquête du vrai Jicour, déguisé pour la cause en simple touriste ainsi que toute son équipe. A la fin, l'usurpateur tombait dans le piège et rendait au directeur du musée, Texil en personne, son butin en parfait état.

## LA RANCUNE

Mesdames, Messieurs. Je m'exprime ainsi comme si je commençais un discours. Car voici une histoire qui mériterait d'être racontée de vive voix. L'écrire en atténue déjà les effets. Oui, j'allais vous dire que j'ai connu quelqu'un de très étrange dont l'obsession était de s'en prendre aux gens qui avaient perdu un doigt.

Il en voyait beaucoup, au point de bâtir et multiplier des théories sur ce phénomène. Il prétendait que toutes les haines du monde venaient des amputations à la main.

Détestant le travail, il le rendait responsable de disparitions, depuis la nuit des temps, de millions et millions de phalanges. Autant d'accidents, selon lui, qui avaient rendu fous et damnés des peuples entiers d'innocents.

Pour mieux signifier sa rage et, plus ou moins aussi, son appartenance à cette vieille famine de victimes, il serrait souvent les poings. Et il les brandissait, décidé à en finir avec la sinistre comédie de l'existence.

Cet homme n'arrêtait pas de me couper la parole. S'il avait su écrire, je me demande quelle cruauté il m'aurait infligée. Mais, de grâce, ne maudissons point ceux d'entre nous qui poussent la rancune dans ses derniers retranchements.

## L'ÉGALITÉ

En partant du principe qu'il n'imiterait jamais quiconque, Goupi n'avait pas choisi la meilleure façon de se faire entendre. Indifférent du reste à l'idée même de solution, il veillait surtout à ne pas dire ce qui se disait ni, moins encore, ce qui ne se disait pas.

Aussi Goupi avait-il adopté un mode d'expression construit exclusivement sur des jugements critiques. Il mélangeait ceux qu'il portait sur autrui comme sur lui-même avec les innombrables railleries qu'on ne manquait pas de lui retourner. Subtile entre toutes, la règle du jeu consistait à n'en point tenir compte, sous aucun prétexte.

Mais en cette fin de juillet, la chaleur édifiante et l'intensité nuptiale des couleurs avaient réveillé la maladie de Goupi. Foin d'une rémission dans le chant des oiseaux ! Les marchands d'équinoxe avaient laissé passer leur tour.

Goupi mit une dernière main à son livre sur l'égalité. Il en ratura puis supprima la conclusion qui annonçait la naissance d'une graine stérile de jubilation. Plus tard, il se mettrait en quête d'une critique féroce que son ouvrage aurait suscitée et dont, à défaut, il consentirait à être l'auteur, pour les besoins de la préface.

## PRISON

De son séjour de six mois en prison, Georges Quimieux n'avait rien appris. Quelques images, tout au plus, lui revenaient en mémoire. Par deux fois, il avait vu couler beaucoup de sang. Cette image lui semblait en effacer de plus fortes encore. Malgré leur liberté de parole, ses compagnons de cellule n'avaient pas réussi à gagner toute sa sympathie. Il leur avait dit qu'il devenait un étranger pour lui-même et que les dernières connaissances qu'il possédait retournaient son esprit comme un sablier.

Georges Quimieux avait passé ses journées à attendre, non pas sa libération, mais des visites. Toutes les visites qu'il avait reçues étaient survenues au moment où il n'y croyait plus, si bien qu'il avait presque quitté à regret la prison. On lui avait refusé de rester quelques heures supplémentaires jusqu'après le repas du soir, ainsi qu'il l'avait demandé dérisoirement.

Georges Quimieux n'avait donc rien appris, pas même qu'il n'avait jamais rien appris. Seuls certains mots avaient changé de sens. C'étaient des mots qu'il n'emploierait plus, tant qu'il ressentirait que le monde en entier est une vaste prison.



## PRÉSENCE

Quand il s'approchait trop près d'elle, il sentait une présence inconnue et pourtant amie qui le maintenait à distance. Il en était même plus sûr encore pendant le court instant où elle le laissait l'embrasser.

Par peur de déplaire à cette présence devenue familière, il l'entourait de ses soins et il dialoguait en son for intérieur avec elle. Il en connaissait tous les charmes. Sans doute l'aurait-il reconnue si un grand hasard l'avait fait apparaître à sa vue.

Certains jours de soleil, il s'éloignait de ses deux compagnes pour une longue promenade au bord de la rivière qui séparait leur domaine. A mi-chemin, il croyait qu'il ne reviendrait plus sur ses pas. Il s'asseyait à l'ombre des saules et il s'endormait. C'était un sommeil très léger qui emportait ses rêveries au rythme du vent et renvoyait au ciel les deux colombes de son esprit. Puis lorsque ces figures n'en faisaient plus qu'une jusqu'à disparaître au firmament, il se réveillait tout imprégné de mystères.

Tous, sans exception, l'invitaient à rentrer aussitôt au bercail.

## HOMMAGE

Chacun d'entre nous avait essayé de détourner Ginoart de son penchant pour les aubes.

En toute saison, il se levait avant le jour et il épiait, à la fenêtre de sa chambre, le passage de la lumière.

A l'apparition du soleil sur la ligne d'horizon qui se découvrait, Ginoart exultait. Sa mission accomplie, il se disait qu'il avait influencé, dans la limite de ses moyens, l'œuvre de la nature.

Même en voyage, il ne dérogeait pas à la règle. Le spectacle des aubes l'appelait. Il ne pouvait résister aux messages de renaissance qu'elles lui annonçaient.

Il avait le sentiment de bâtir un édifice immatériel, en hommage à l'infinie beauté du monde. Les matins déroulaient leurs vérités premières. Il en savait l'amertume et, par temps de brume, la cécité.

Les observations répétées vieillissaient prématurément Ginoart. Malgré nos reproches, il s'obstinait à attendre un lendemain qui l'aurait illuminé pour toujours.

Sa raison ne nous entendait pas lui soutenir que nous poursuivions tous, à notre façon, la même quête.

## L'INCOMPRIS

Ne demandez pas à Lilian Dacouver ce qu'il pense de son père. Il vous dira que leur relation se consume comme un feu mal éteint.

Il vous racontera comment il lui avait offert une locomotive miniature et quelle fierté il en avait d'abord retiré. Son père avait posé l'objet sur son bureau et ne l'en avait plus ôté jusqu'à son départ à la retraite.

Lilian passait de temps en temps chercher son père à son travail. Il voyait la locomotive et cette seule vision le rendait heureux quelques jours durant. Il savourait en silence le plaisir d'avoir sa présence sous les yeux de son père.

Ils n'avaient jamais reparlé ensemble de ce cadeau ni de ce qu'il pouvait bien évoquer. Il en fut pourtant question quand le père de Lilian quitta de façon définitive son travail et rapporta ses affaires à la maison.

Lilian se trouvait là lorsque sa mère demanda par curiosité la provenance de l'objet. Tout atterré, Lilian entendit son père répondre qu'elle lui avait été prêtée et jamais réclamée par le filleul de la standardiste.

Mais Lilian n'en avait pas vraiment voulu à son père. Il avait pensé que leurs rapports s'étaient toujours nourris de confusion et d'ambiguïté. Leur complicité ne brûlait pas plus qu'un feu mal éteint.

## MODÈLES

Anne-Flore menait deux activités parallèles avec un même plaisir. Elle s'adonnait à la peinture et elle en étudiait l'histoire. En observant ses premières toiles et ses carnets de croquis, elle se doutait bien qu'elle ne deviendrait jamais une grande artiste. Ses maîtres lui avaient reproché quelques défauts qui ne pouvaient pas la tromper sur son avenir. Comme elle n'était en rien orgueilleuse, elle n'envisageait pourtant pas de renoncer à peindre.

En revanche, Anne-Flore excellait dans l'analyse. Aucun style ni aucune école ne lui étaient étrangers. Elle établissait entre les époques des correspondances qui ravissaient ses professeurs. Mieux que quiconque, elle savait discerner les évolutions de l'art. Elle trouvait toujours à expliciter les cheminements propres à chaque créateur.

Bref, elle aurait été promise à une brillante carrière universitaire si elle ne s'était obstinée à soutenir une thèse indéfendable et irrecevable. A mesure que ses connaissances augmentaient, Anne-Flore proposait une conception de la science des arts à travers les modèles et non plus les artistes. Le jugement sévère qu'on porta sur son prétendu égarement détourna Anne-Flore de ses deux passions ou, plutôt, lui rendit sa liberté.

## UN LIVRE

Une intrigue ordinaire, des personnages banals et un épilogue inconsistant n'étaient pas venus à bout de la patience de Séverine. Depuis longtemps, elle avait oublié les médiocres aspects de la critique littéraire. Bien qu'ayant gardé intacte sa liberté de jugement, elle savait ce qu'il fallait dire de tel ou tel livre.

A coup sûr, le roman qu'elle terminait de lire n'entrerait pas dans sa bibliothèque. Mais elle avait eu l'impression que l'auteur avait écrit au-delà de ses forces pour rivaliser avec la sottise de son temps. Comme un ultime assaut contre lui-même, il avait réuni des mots qui frappaient l'esprit de sénilité. Séverine avait rédigé son article avec la certitude que cet ouvrage rencontrerait beaucoup de succès. Elle en avait vanté la simplicité, vertu première de la littérature. L'auteur qu'elle avait interrogé pour confirmer son propos lui avait répondu qu'il aurait fait retirer son livre des ventes si on le lui avait réclamé.

## ERREURS

Avant qu'il n'accomplît son insensé exploit, personne ne connaissait le barreur du canot de sauvetage. On disait qu'il avait été médecin pour des émirs. On le croyait pédant et narquois. On parlait de ses mœurs à voix basse de peur d'effaroucher les enfants. On se trompait.

La nuit tombante, on le voyait pénétrer dans son garage à bateau. Il semblait avoir dormi tout le jour durant. Rares au demeurant étaient les fois où on l'avait rencontré au village faire des courses ou se mélanger aux habitants. Il se cachait sous une trop large vareuse bleu marine. Même les gens de mer, pourtant peu enclins à la médisance, ne l'estimaient pas capable de sortir par gros temps. On se trompait.

Il est vrai que depuis son arrivée au port, on n'avait déploré aucun naufrage ni même aucun appel de détresse. Or une épouvantable tempête révéla les qualités du sauveteur. Douze bateaux de pêche furent ensevelis sous les flots hurlants. Douze autres embarcations furent secourues par le canot de sauvetage et réchappèrent d'une fin cruelle. Mais le bienfaiteur lui-même disparut dans les éléments. On se trompait.

Il ne laissa rien. Et comme on ignorait jusqu'à son nom, on ne lui prépara aucune sépulture. Un soir de grand vent, plusieurs personnes prétendirent l'avoir revu. Il poussait son canot à la mer. Douze squelettes fendaient les vagues devant lui. Soudain le calme revint. On se trompait.

## L'ABOUTISSEMENT

Dès qu'il fut en état de réapprendre à vivre, Robby Derckx dénomma les choses autrement. Les mots qu'il trouvait composaient dans sa tête un dictionnaire à son seul service.

Il n'avait jamais voulu changer les termes qui désignaient les livres ou les bibliothèques. C'était son pré carré, celui d'une lecture à tiroirs secrets et à feux d'artifice.

Pour Robby Derckx, les livres défendaient les injustices. Se plaçant lui-même du côté des victimes, il considérait surtout que les livres étaient les premières victimes du monde.

A dire vrai, il ne savait comment se délivrer de la captivité qu'augmentait chaque nouveau mot qu'il inventait, jusqu'au jour où il mit un terme à ses recherches. Il s'était aperçu qu'il avait pour ainsi dire bouclé la boucle des mots. Le livre était refermé.

Robby Derckx recopia son manuel qui n'était ni plus ni moins qu'une œuvre impersonnelle. Il poursuivit néanmoins son travail comme si la liberté qu'il avait gagnée méritait ce prix.

## LA BAGUE

A l'âge de ses six ans, Frida reçut par la poste un petit paquet anonyme contenant une bague en or sertie d'un diamant. Personne ne réussit à trouver l'origine du présent. Les parents de Frida soupçonnèrent un rôdeur fortuné. A la gendarmerie, on pencha plutôt pour la réparation d'une querelle de famille. Mais en l'absence d'explications et de preuves, chacun renonça à mener une impossible enquête.

La bague que Frida passa aussitôt à son annulaire gauche lui allait à ravir. Elle semblait même avoir été choisie pour elle. Comme par miracle, elle transforma sa personne. Frida désormais rayonna d'un bonheur qui lui permit de remporter toutes les épreuves de l'enfance.

La bague épousa le doigt de Frida à mesure qu'elle grandissait. Cet enchantement rendait le temps insaisissable. Il n'avait prise sur elle que pour lui donner plus d'innocence et de beauté.

Ainsi les jours s'écoulèrent jusqu'aux fiançailles de Frida. Peut-être l'anneau magique ne supporta-t-il pas la venue d'une autre bague. Ne parlons pas du reste. Toujours est-il qu'un dénouement final amena Frida à se séparer de son magnifique joyau.



## LA BANQUE

On prête au républicain Armand Lénart (1761 - 1803) l'idée d'une banque moderne et originale censée maintenir au même niveau d'égalité les comptes de tous ses clients. Des archives incomplètes précisent qu'un établissement correspondant à cette vocation fut créé en 1796 au cœur de la halle de Versailles. Sa direction avait été confiée à Régis Camérolle, un bourgeois aisé de grand âge et réputé pour ses sages finances. Lénart et Camérolle voulurent d'abord cent clients qu'ils choisirent scrupuleusement suivant des critères d'honnêteté et de richesse établies. Aucun lien de parenté ne devait exister entre ces futurs pionniers d'une économie refleurie.

Comme il leur manquait deux signatures, les banquiers complétèrent les inscriptions par celles de leurs épouses respectives. Un chroniqueur rapporte même que ces deux femmes profitèrent de l'occasion pour se venger de leurs maris volages et jaloux. Tirant bénéfice des secrets qu'ils leur prodiguaient, elles ruinèrent, dit-on, leur banque.

Leur fuite outre-Atlantique priva peut-être la planète d'un projet de société à l'échelle de l'espérance des gens de l'époque. Mais les deux dames, qui reversèrent leurs richesses à une institution philanthropique, ne tinrent pas non plus le mauvais rôle dans cette histoire véridique.

## AMOUR

D'amoureuses ombres ont supprimé les grandes finalités de la vie de Damien Lherbot. Leurs surfaces ont supporté de lourds sacrifices dans sa mémoire comparse. Mais de ces déclarations inavouées s'est instauré le rêve, dernier souvenir rescapé.

Damien Lherbot a rêvé sa vie. Dans les méandres des jours, il a déclaré des amours, comme d'aucuns retiennent inlassablement leurs rires ou leurs larmes. Il a senti qu'il approchait du sublime par un amour sans mot ; mieux encore, par un amour vraiment dénué de sens.

Les souffrances avaient disparu, cédant peu à peu leur place à de vertes jouissances. Il aimait jusqu'à la démesure les êtres qu'il n'avait jamais su approcher. Il les caressait d'un seul clignement de l'œil. Il entrevoyait alors des aventures passionnelles. Une formidable préférence pour les œuvres inachevées lui redressait les mains.

Damien Lherbot avait cependant dit un je t'aime à quelqu'un. Enfin, il avait cru qu'il pouvait jouer de pareils propos. C'était à lui-même qu'il avait parlé pour ne plus jamais s'y ressayer.

## LE FIL

- « Etudier le latin pour ne plus jamais crever à vélo. »

La personne qui avait reçu le texte de la petite annonce que venait de lui communiquer Zoran Kojev semblait très étonnée. Mais Zoran lui prétendit que l'annonce était destinée à une amie disparue.

- Pensez-vous que vous la retrouverez ainsi, lui demanda son interlocutrice ?

- Si le message lui parvient, elle se manifestera tôt ou tard, rétorqua Zoran.

- Il faut donc que vous laissiez un numéro de téléphone ou une quelconque référence pour que votre amie soit en mesure de vous appeler, lui conseilla-t-elle.

- Non ce n'est pas la peine, elle sait où j'habite.

Zoran commençait à douter de l'efficacité de sa stratégie. Après tout, l'étrangère avait peut-être raison.

- Combien cela me coûtera-t-il de laisser mes coordonnées questionna-t-il ?

- Rien. C'est le même prix, M. Zoran Kojev.

- Mais je ne vous ai pas dit mon nom, s'exclama-t-il avant de s'écrier :

- Annulez tout !

- J'arrive, lui déclara alors la voie à l'autre bout du fil.

## LE POUVOIR

Sage parmi les sages, Roger Braun détestait toute autorité sous prétexte, racontait-il, d'un amour démesuré pour l'humanité. Il fuyait donc ses prochains.

Pourtant, il regardait de près le destin du monde. En de nombreuses occasions, il se mettait à la place des maîtres des nations. C'était toujours pour mieux leur trouver des défauts. D'un naturel hésitant, son tempérament ne voyait point de mesure entre laisser les choses aller à vau-l'eau ou les renverser une bonne fois pour toutes.

Rien qu'un jour, Roger Braun aurait voulu être un tout-puissant souverain afin de déclencher une guerre mondiale qui aurait nettoyé les continents de la présence des hommes. Mais cette funeste pensée l'entraînait aussitôt dans de profonds remords et de meilleurs sentiments à l'égard de ses semblables.

Comme renaissant de ses propres illusions, il se sentait atteint par une extrême bonté et se croyait libre au point de tout pardonner, même et surtout l'impardonnable. De nouveau, il retombait dans son travers de combattre les grands pouvoirs.

## LA CARTE

- J'ai usé toutes mes forces !

L'homme qui venait d'interrompre en pleine nuit notre partie ôta ses vêtements détrempés. Son visage ruisselait. Il secoua sa tête gorgée d'eau.

Mon vis-à-vis reconnut Rodolphe Blangis, son condisciple à l'école des arts et des sciences appliqués. Tombés dans les bras l'un de l'autre, ils se congratulèrent chaleureusement.

L'intrus nous raconta son aventure sur les continents lointains. Notre table de jeu était tout juste grande pour la carte du monde qu'il y avait déployée. D'un trait rouge, il crayonna et relia les étapes principales de son voyage.

Quelle ne fut pas notre stupéfaction de voir apparaître l'image d'une très belle femme ! Rodolphe Blangis ne retrouvait pas ses mots. Comme nous, il regardait son dessin.

- J'ai usé toutes mes forces, répéta-t-il.

Ce n'était plus à nous mais à la carte qu'il avait parlé.

Au même moment, nous eûmes le sentiment que la figure s'animait et l'appelait. Notre visiteur s'exécuta.

Sans prendre la peine de se rhabiller, il disparut avec sa carte aussi vite qu'il était entré. Et nous poursuivîmes notre partie jusqu'à l'aube, en nous gardant bien d'évoquer le passage de notre hôte impromptu.

## LA PEUR

Nous attendions les explications de Jacomo à propos de la descente aux enfers dont il était revenu, lui qui possédait plus de richesses que nous tous réunis.

La nouvelle avait fait sensation, mais la gouvernante du domaine s'était opposée à nos visites. Elle savait comme nous, ses amis de toujours, que Jacomo passait sa vie à dominer sa peur. Plusieurs fois, nous avons réitéré notre désir de reprendre avec lui nos observations de la nature. C'était la même réponse qu'on nous infligeait, lancinante et ferme. L'ombre de Jacomo se profilait derrière un rideau. Aucun d'entre nous ne semblait vouloir reconnaître la vérité. Alors nous avons laissé notre espoir renouer le fil des jours.

Puis Jacomo réapparut. Du ton autoritaire qui était celui de son rang, il nous pria de lui donner du temps pour entreprendre le récit de sa douloureuse aventure. Rien pourtant dans sa personne n'avait changé, sinon un air absent de lui-même qui faussait les lignes de notre passé commun.

Enfin il se décida à tout nous dire. Ce fut bref. Un matin, il s'était réveillé dépourvu de sa peur et ne s'était pas reconnu. Jacomo nous apprit qu'il avait souffert comme jamais de cette disparition, avant de comprendre qu'il était guéri de son enfance. Il était devenu un homme. Bientôt, nous ne le reverrions plus dans les empreintes de nos vives semelles.

## L'ATTENTE

Il est des lieux où la personne qu'on attend n'arrive jamais. Lieux de la mémoire ou de l'âme, ils se superposent aux paysages réels et créent un monde insensible au temps.

James avait coutume de fixer un rendez-vous à ses patients dans un tel précipice de la raison. Il pouvait faire durer leur supplice des heures et parfois même des jours d'affilée. Caché derrière un promontoire dans lequel avait été aménagé à sa demande un poste d'observation au confort rudimentaire, il guettait ses proies avec délectation.

Or, il arriva que James n'éprouvât plus de plaisir à pratiquer cet exercice. L'intérêt avait fait place à une sorte de jouissance qui lui commandait de passer à l'acte. Mais il ne savait comment s'y prendre, car l'autorité qu'il exerçait sur ses disciples lui interdisait tout affranchissement.

James rechercha alors un autre lieu. Une haute balançoire dans l'azur, où l'attente gravirait chaque sens de l'esprit, jusqu'à disparaître, fit l'affaire. Il se lança peu après dans la fabrication d'une girouette géante qu'il ne terminait que dans ses rêves.

## LA PASSION

Ralph avait perdu son sommeil, Olga ses illusions. Comme d'aucuns se marient par hasard, eux s'unirent à l'aune de la désinvolture et s'aimèrent pour des raisons contraires.

Ralph ne persuadait personne qu'il ne dormait plus. Il racontait encore sans succès qu'il aimait tous les jours une nouvelle Olga. Il disait qu'elle changeait au gré des rêves qui lui rendraient bientôt sa liberté.

Olga avait caressé le caprice d'apprendre l'amour dans les livres. Bien qu'elle en fût revenue, elle avait découvert que Ralph était à lui seul une illusion, ainsi qu'on parle de la dernière édition d'un journal disparu.

Si leur intimité s'en ressentait, leur passion en revanche restait intacte et ne connaissait pas d'évolution. Ralph captivait Olga de sentiments qu'il confectionnait pendant ses insomnies. Quant à Olga, elle se figurait que Ralph bientôt serait tout à elle.

Chaque fois qu'on veut retenir une leçon d'une union, on ajoute un peu plus à l'étrangeté de la nature. Ralph et Olga qui croyaient faire exception n'y changeront rien.



## LE RESTAURANT

Elle avait changé de nom. Le sien ressemblait trop à celui d'un restaurant dont la réputation avait souffert. Il lui plaisait pourtant de penser qu'on parlait d'elle en dégustant des desserts.

Elle voyait le défilé des garçons en livrée noire et blanche qui butinaient autour des tables enveloppées de nappes brodées dans des tissus jaunis aux soleils de midi.

Il y avait eu un maître d'hôtel si beau qu'elle en était tombée amoureuse. Ils étaient sortis ensemble, une journée entière, sans réussir à se parler de tout ce qu'elle hésitait à obtenir.

Cet homme avait passé l'âge de conter fleurette. La regardant au fond des yeux, il lui avait rapporté que les métiers de la cuisine développaient en lui un cinquième sens magistral. C'était le sens du temps.

Elle l'avait écouté lui dire qu'il aimait le temps. Il lui avait embrouillé les esprits en essayant de la convaincre que le temps n'était jamais pareil pour personne.

Sans qu'elle lui demandât rien, il avait ajouté qu'il resterait toujours seul au monde parce qu'il ne voulait pas devenir la grande ni la petite aiguille d'une autre vie.

## ÉCOLE

Au commencement, l'arbre qui ne poussait pas se présenta à l'orée d'une forêt.

- Qui es-tu, lui demanda-t-elle ?

Le pauvre petit arbre se regarda dans le ruisseau qui le séparait de ses frères.

- Je suis l'arbre qui n'existe pas, répondit-il tout hésitant.

Mécontente, la forêt lui fit savoir qu'elle attendait une vraie raison. Dépité, l'arbre nain repartit en arrière et, soudain, il s'élança vers la forêt, sauta par-dessus le ruisseau et se fracassa contre le premier tronc rencontré.

- Te voilà bien avancé, lui répliqua avec reproche la forêt.

L'esprit tout bouleversé, l'arbre qui n'existait pas ressentait maintenant l'envie de dire la vérité. En contrepartie, il ne savait plus à qui s'adressaient ses paroles :

- Je suis une matière inerte. On ne saisit jamais de moi que le mot qui me suit ou me précède.

La forêt s'affola. Elle comprit que le premier homme venait de la conquérir.

- Tu te trompes, protesta le petit arbre. Je viens seulement te demander comment lire et écrire.

## EFFACEMENT

Que faire de la chance quand elle ne cesse d'arriver et de s'ajouter à des bonheurs existants ?

Depuis toujours, Elvire Tanlot gagnait. Une bonne étoile luisait sur ses jours. En amour comme aux jeux, à la ville comme à la campagne, sans parler d'argent, sa vie lui offrait tous les trésors.

Là où n'importe qui hésitait à tenter même sa chance, Elvire Tanlot raflait la mise. Au principe de sens, elle opposait l'idée d'ouverture ; mais jamais elle ne refusait ce que son imagination lui demandait.

Elle avait franchi le temps. Dorénavant, un nouvel obstacle se présentait à elle, chaque fois aussi magnanime. C'était une histoire à dormir debout, la quête d'une fameuse sensation.

Que faire de la chance, sinon un signe au destin ? Cette main que tendait Elvire Tanlot laissait passer quantités d'autres plaisirs. Entre les mailles du hasard, elle transformait ses propres couleurs. Au comble de la joie d'exister elle lançait, dans un vibrant futur, ses appels de détresse.

## LE FEU

Tout confondu, Minerve opposait au sens de la propriété l'a priori de la conservation. Plutôt garder que posséder était sa devise. Si on ne la comprenait pas, elle se bornait à dire que quelque chose ne tournait pas rond au monde.

Minerve prenait la cause du public contre celle du privé, le parti des autres contre le sien propre. Elle se serait engagée en politique, si elle n'avait pas reçu de ses parents exilés et devenus citoyens d'un autre pays, l'avertissement de ne jamais confondre les temps avec les modes.

Les études de pharmacie qu'elle avait suivies avec succès lui donnaient l'occasion de mettre à l'épreuve ses concepts humanistes. En secret, elle s'était mise à chercher un médicament qui résoudrait les problèmes d'équilibre et de respiration de la société.

Ce serait un vaccin puissant comme les remèdes qu'on délivre aux mourants. Mais alors qu'elle croyait aboutir à ses fins, Minerve eut peur. Elle voyait déjà les hommes du pouvoir détourner son invention à leur seul profit. En bonne chimiste qu'elle était, elle préféra confier au feu son idéal de jeunesse.

## LES DÉFAUTS

Son adjudant de père, sa prêtresse de mère, ses faussaires d'amis, tous sauf la frivole Joséphine lui conseillaient de ne pas perdre son temps.

Fergus pourtant ne savait rien faire d'autre ! Il en avait parlé le premier jour à Joséphine en pensant que, comme tout le monde, elle ne l'aurait pas compris. Il s'était vite aperçu que Joséphine ne comprenait rien à rien et qu'elle s'en portait très bien.

Ce socle de défauts avait rendu leur union résistante. Elle l'était d'autant plus que ni Fergus ni Joséphine ne prétendaient faire le commerce de leurs extravagances. Les observant, on découvrait que les gaspillages sont sans limite et instaurent un art de vivre irréversible.

L'enfant que Joséphine voulait posait un dilemme à Fergus. Il se demandait s'il n'atteindrait pas le point culminant de son désœuvrement ou s'il ne deviendrait pas l'esclave d'une nouvelle affection.

L'adjudant, la prêtresse, les faussaires, tous sauf la frivole Joséphine lui conseillèrent de ne plus perdre son temps.

Les gens qui vivent dans l'attente d'une quelconque fulgurance ne devineront jamais la fin de ce gentil conte.

## LE NOYAU

On peut partager avec untel toutes les idées de la création sans l'aimer ni même le comprendre.

Par boulimie d'idées, Gervais Lediache dévorait chacune de ses amitiés. Il avait tout essayé pour les retenir. De charmes, d'autorités ou de renoncements, il s'était usé à croire en une solution. Mais la nature des uns ou des autres le ramenait à lui-même.

Maintenant Gervais Lediache se comparait à un notaire. Sa substance n'était plus qu'écorce dénudée. La sève et le sucre qui nourrissaient sa chair filamenteuse s'étaient répandus aux quatre coins cardinaux.

Dans cet état, Gervais Lediache avait tout perdu, ses idées comme ses amitiés. Même le dessèchement que lui causait le temps ruinait son dernier espoir de s'arrondir.

Les astres qu'il regardait au ciel ou, plus près de lui, les yeux des gens et leurs pièces de monnaie lui rappelaient la démesure de son rêve. Hélas ! Il ne serait jamais rond et n'aboutirait jamais à l'estuaire promis. Ses défuntes amitiés et idées pourtant l'écraseraient sur d'infimes molécules bien en vie. Tout décervelé, Gervais Lediache faisait encore le point sur son cap.

## LIBERTÉ

Un violent orage nous retenait chez les Duchamp, tandis que les enfants s'étaient endormis sur un des canapés du salon.

Pour rester éveillés, nous trouvions de plus en plus difficilement des sujets de conversation quand notre cher Jonathan aborda le thème de la liberté.

Peut-être parce qu'il hésitait à se confier en totalité, nous l'écoutions d'une oreille distraite. Mais, de manière progressive, nous prêtions davantage attention. Alors il nous donna la définition suivante :

- La liberté dépasse le besoin et même le plaisir.

Devant notre perplexité, il précisa joyeusement :

- Être libre, c'est avoir trop !

Tout de suite après, son visage changea d'expression. L'entrain cédait la place à l'amertume, la philosophie à la réalité. Jonathan ne nous laissa pas l'interrompre ni le questionner.

- Être libre, c'est être de trop, poursuivit-il en nous apprenant qu'il se considérait lui-même en trop.

Il nous raconta ensuite quelques épisodes de son enfance. L'heure était-elle trop avancée ou les propos trop empreints de tristesse, le fait est que nous avons tous refusé de croire l'aimable Jonathan.

## LA LIGNE

Sa mère était venue l'accompagner jusqu'à la station de métro. Elle l'embrassa tendrement. Puis, au moment où il disparaissait dans le long corridor, elle lui rappela comme avant que la ligne était directe et qu'il ne lui faudrait pas changer.

La première fois que sa si douce mère lui avait tenu cette parole, il avait pensé ne plus jamais la revoir. Il voulut alors revenir en arrière et y renonça aussitôt, pour ne point la troubler avec ces signes du destin qui lui arrivaient par éblouissement.

Sa mère n'était pas morte. Mais Yannis n'avait pas pris la ligne directe. Par deux fois, il avait emprunté des correspondances qui ne lui avaient pas fait perdre beaucoup de temps. Il était fier et presque sûr d'avoir ainsi sauvé sa mère.

Depuis ce jour-là, Yannis prêtait moins attention aux bons ou mauvais augures. En retour, il se méfiait davantage des lignes directes. Sans craindre la mort, il parlait aux morts et leur désobéissait comme s'il les voyait toujours pour la dernière fois.



## MAGIE

De sa boîte, Titi sortait des foulards de toutes les couleurs. Mais chaque fois qu'il y en avait un bleu ou rose, il ne pouvait se retenir de nous raconter son histoire.

Simple comme bonjour, l'intrigue tournait autour d'un amour de jeunesse. Le cercle des mouchoirs formait un tableau ravissant. En haut, dans toutes les nuances bleutées, le ciel déployait ses grandes espérances. En bas, des champs de roses s'élevaient sur la majesté du monde.

Le magicien Titi nous faisait participer à son récit. Il disait même que nous réussirions à lui rappeler des souvenirs oubliés. En nous décrivant une petite fille qui ressemblait à celle que nous avons aimée nous aussi, il captivait mieux nos esprits.

Nous pensions que le temps s'était arrêté. En surface, les couleurs roses et bleues qui avaient hanté nos enfances nous faisaient enfin passer de l'autre côté de l'amour. Et le tour de magie de Titi rivalisait de prouesse avec nos témérités retrouvées.

Titi choisissait ce moment pour rentrer tous les foulards dans sa boîte. Nous comprenions que l'heure n'était pas venue de connaître la fin de l'histoire de son amour d'enfance. Toute notre patience se reposait dans un lit de couleurs roses et bleues.

## L'HONNEUR

Donc, c'était cet horrible escogriffe de Gaspard qui arbitrerait la finale.

Le choix s'était porté sur son nom par pur hasard. Il se doutait que son retour au pays causerait beaucoup de dommages. Mais le souvenir de l'exode massif de ses partisans avait éteint en lui toute flamme de revanche.

Il savourait la reconnaissance du public à l'issue de la rencontre. Et les inepties qu'on avait débitées sur son compte disparaîtraient pour toujours.

Gaspard sacrifiait à l'avance sa mémoire contre ce qui lui semblait être la meilleure récompense. Son impartialité lui ouvrait le chemin de la même manière qu'un banni souffre pour des hommes sans souffrance.

Tout se déroula comme Gaspard l'avait vu. Une acclamation unanime enterra les anciennes querelles. Le jeu avait triomphé !

En conclusion, l'avenir n'est écrit que pour sauver l'honneur. Tout le reste prépare le grand soir d'une intuition finale.

## LA MUSIQUE

En relatant l'anecdote avec leurs instruments, les musiciens de l'orchestre avaient manifesté leur approbation. Mais personne n'avait plus entendu parler de rien. Le simple sujet de détresse passait au rebut des fausses notes.

A vrai dire, la terre elle-même était devenue une immense salle de concert à ciel ouvert. Sur les gradins, s'impatientaient, passablement agitées, les demoiselles étoilées. Elles partiraient bientôt pour s'abîmer dans des galaxies, amoureuses et lointaines, qui les garderaient pour elles.

Le jour venu, dans un indescriptible désordre, l'humanité entière remplaçait le balancier de la justice par une fusée à hydrogène. Seuls les mécaniciens de l'esprit avaient su que les musiques du cœur n'accompliraient pas le voyage jusqu'au bout. Elles tourneraient en orbite autour de leur vieille planète. Est-ce bien ainsi que l'on érige un art en amour ? Otez les accords et vous en obtenez de nouveaux qui cherchent encore leurs maîtres. Si vous voulez être incompris, écoutez votre sagesse. Et si vous voulez tout comprendre, levez la tête au ciel.

## L'OMBRE

Chaque fois qu'elle accélérât l'allure, Brigitte voyait son ombre lui courir après et l'attraper. Elle se penchait en avant, retenue par l'absurdité de la situation. Au moment même où elle comprenait que rien ne lui arriverait, elle trébuchait.

Elle s'était décidée à ne plus s'approcher autant d'elle-même. Mais après avoir lu certains livres, elle avait renoncé à trouver une autre langue que la sienne propre. La mort pouvait commencer son travail.

La beauté de Brigitte attirait de nombreux candidats. Peu, à vrai dire, étaient enclins à disparaître du monde. Or Brigitte devait choisir celui qui sacrifierait pour elle ses mots préférés. Ainsi elle ne craindrait plus les dangers de l'existence. Les mots les plus durs n'avaient plus les moyens de la saisir. Même sa beauté redonnait vie à de nouveaux silences.

Brigitte pouvait plaire jusqu'aux limites de ses prochaines envies. Les gens qui l'aimaient lui cédaient leur place au soleil. L'ombre de Brigitte était enfin seule.

## ANONYME

L'heure venait de passer. Depuis le temps que le marchand attendait, Gélinar Baden se précipita sur son comptoir. Les deux hommes étaient restés debout trop longtemps.

Le marchand ne comprenait pas ce que Gélinar Baden lui demandait. D'habitude, ses clients se plaignaient pour lui reprocher la piètre qualité de ses produits. Les affaires avaient disparu !

Gélinar Baden débaya l'espace et réitéra sa volonté de recevoir du papier et un crayon. C'est pour envoyer des mots d'amour à tout le voisinage, expliquait-il au marchand. En vain ; mais celui-ci se laissa pourtant faire.

Quand Gélinar Baden prit le crayon qu'il avait mis dans la poche de sa chemise, le papier s'envola et se déchira. Des mains du marchand, il arracha le carnet de commandes.

- Donnez-moi des adresses, lui ordonna-t-il !

Le marchand siffla tel un merle, mais le secours n'arriva pas. Gélinar Baden avait commencé sa première lettre d'amour anonyme.

Quelques mots suffirent. Le fait de ne pas signer de son nom lui procura une véritable excitation et redoubla son énergie.

## L'ENQUÊTE

Sa retraite venue, le commissaire Hoki s'était abstenu de toute conclusion. L'enquête qu'il abandonnait à son successeur lui laissait le sentiment de n'avoir jamais cerné la personne humaine.

L'enquête avait été difficile. Comme souvent, le commissaire Hoki avait pensé qu'il trouverait vite la solution. Devant ses inspecteurs circonspects, il avait relevé les indices les plus abstraits de l'instruction. Selon son expression, une énigme devait être une opération.

Peut-être même avait-il fait durer en longueur, par la suite, les procédures et les filatures pour ne pas être celui qui trouverait la fin. Cependant, il avait tout mis en œuvre pour réduire les pistes. Il quittait son bureau plus comblé et plus fier encore que s'il avait trouvé le coupable.

Juste avant son départ, un témoin lui avait signalé que l'assassin traînait des pieds. Le commissaire Hoki avait scrupuleusement consigné ce détail. Il en avait obtenu et restitué une description conséquente qui marquait l'apogée de son enquête.

## LA PEINE

A force d'avoir été traité de coupable et d'en avoir subi les affronts, Felipe finit par ne plus rien reconnaître. Il nia même tout en bloc et clama son innocence avec une déconcertante habileté.

Cela ne fut pas la conséquence d'un coup de tête, mais celle d'une lente maturation, et davantage par résignation devant la bêtise de ses juges, pour mieux se défendre, que par volonté de revenir sur ses aveux.

Felipe faisait partie de ces individus, plus nombreux qu'on ne le pense en général, qui découvrent sur le tard leur propre réalité. Comme ils ont le sentiment d'arriver après la bataille, tout leur paraît vide de sens. Tandis qu'ils recréent du nouveau, ils ne se départent pas du sentiment de servir la tradition.

De la même façon que les vrais inventeurs ignorent qu'ils font œuvre de salut public, Felipe ne se souvint plus bientôt de son odieux crime. Les jurés qui ne le reconnurent pas responsable de ses actes lui accordèrent les circonstances atténuantes. Confronté au temps de la récupération à quoi rien n'échappe, Felipe purgea alors sa plus dure peine.

## LES GÉNÉRATIONS

Brutalement, la voiture des gendarmes s'arrêta à la station-service. L'homme qui avait enfilé une cagoule noire glissa sur une flaque d'huile, pour mieux s'élancer vers le caissier pris en otage.

Dans la tête du réalisateur, la scène concluait un cycle de plaintes. Selon ses dires, les êtres de sa génération avaient renoncé aux combats collectifs pour de simples mais sauvages affrontements individuels.

- On recommence, lança-t-il à la troupe des acteurs.

La voiture redémarra et, plus brutalement encore, s'arrêta devant la pompe à essence. L'homme à la cagoule glissa si vite sur l'huile de vidange qu'il renversa le caissier.

Le réalisateur ne voulait surtout pas laisser les acteurs improviser la suite du scénario. Un assistant lui apporta les deux sacs de charbon qu'il vida aussitôt dans le fourgon des gendarmes.

Quelle avidité de symboles ! Croyait-il que ses contemporains saisiraient, grâce aux sacs de charbon, la combustion des ordres et des énergies ? Sans doute se cachait-il que ce message n'atteindrait jamais les générations futures.



## RIRES

Pour justifier ses fous rires, Malcolm parlait de la technique du levier. Il disait qu'il pouvait ainsi soulever et même déplacer des montagnes de mots.

Personne ne croyait jamais Malcom. Ses propos n'étaient pourtant pas dénués de sens, mais ils abordaient toujours les sujets comme pour mieux leur régler leur compte.

Sur les chaînes très déchiquetées de l'esprit, Malcolm s'était réservé le piton qui dominait le plus son pays. Il y considérait l'espèce humaine avec un total désintéressement.

Et soudain Malcolm éclatait de rire. Il s'adressait aux gens comme s'il avait tout fait pour les éviter. Moins il était compris, plus il lui semblait comprendre. Pour être encore plus parfait, il avait cherché à se trouver une meilleure compagnie que lui-même.

De nouveau, Malcolm recoiffait ses paroles d'une raie au milieu des nuages. D'un côté, le brouhaha du monde lui bouchait les oreilles, de l'autre, les rafales du vent lui apprenaient à se taire. Le seul moyen de cesser de rire, pour Malcolm, était le paroxysme de l'humour. Il attendait la prochaine occasion où son levier se briserait en deux. Sa solitude perdue redoublerait ses fous rires. Enfin, le privilège de se parler pour la première fois lui serait donné.

## BOUSSOLES

Des faits relatés ci-après, il importe moins de connaître la part de vérité que les causes de leur disparition. Quand il ne reste plus qu'à trancher sur le sort de l'ombre, la seule direction à prendre conduit droit à l'infini.

D'ici là, les multiples étapes à franchir rebutent les plus ardents voyageurs. Tous se reconnaissent, qu'ils aillent ou non au bout de leurs incroyables aventures. Ainsi parlent les parias. Les mondes qu'ils visitent leur donnent toujours l'image d'une aiguille aimantée vers une grandiose galaxie.

Dans leurs discussions, on entend qu'en ces contrées lointaines l'amour est impossible et relève d'un ancien folklore qui n'a rien perdu de sa popularité. De toute façon, ils s'en moquent. Un autre sujet les tient en haleine.

Quelques-uns parmi ceux qui ont suivi l'expédition à son terme prennent alors de sévères attitudes. Les plus fidèles des fidèles les entourent comme pour mieux les protéger de repartir. Mais leurs rêves se trouent d'imaginer que l'issue de secours aboutit à une mine de boussoles.

## LA FIDÉLITÉ

Il y a trois types de personnes, les premières qui acceptent leur sort, les deuxièmes qui le déplorent et les dernières, enfin, qui n'en possèdent pas.

Vilia, Rodul et Glam étaient les meilleurs amis du monde, chacun d'eux appartenant à l'une de ces catégories qui composent la mosaïque de l'humanité.

Ils se voyaient moins souvent qu'au temps béni de leur prime jeunesse commune. Mais quand ils se retrouvaient, alors chacun appréciait que leurs différences s'amenuisent. Pourtant, ils n'avaient pas changé.

La fidélité était le trait d'union de leurs esprits. Elle réglait leurs conflits comme elle leur signalait les dangers. Avec elle, Vilia, Rodul et Glam se savaient sous bonne protection. Du reste, ils vivaient des vies similaires.

Ils n'y réfléchissaient pas pareillement. Jusqu'à présent, on n'a rien trouvé de mieux pour se consoler de son sort que de cultiver des particularités. Sur l'imprévu, la nature ne se blesse jamais et, sur la monotonie, elle court à sa fin. De l'imprévu à la monotonie, Vilia, Rodul et Glam avaient encore beaucoup de faveurs à réclamer à la fidélité.

## LEÇON

Certains jours, nous nous levions du mauvais pied. Notre mère nous semblait moins sévère. Elle nous réprimandait à contre-cœur et presque avec douceur de ne pas avoir su retrouver, dans notre livre de classe, notre page de lecture.

De toute façon, elle en profitait pour nous entretenir de tout autre chose. Elle nous disait qu'il ne nous faudrait jamais croire à l'avance que nos propres connaissances seraient partagées équitablement entre tous ceux qui en avaient bénéficié.

Je savourais en silence cette leçon que je résumerais ainsi. On croit que chacun sait autant que soi, de telle sorte qu'on ne parle que pour agrandir le fossé qui nous sépare les uns des autres.

Si elles étaient venues d'un étranger, ces paroles nous auraient dépité à jamais de nous hasarder dans l'aventure humaine. Mais d'une mère ! Nos destins solitaires ne pouvaient pas plus mal commencer. La suite n'en serait que plus belle, étrangement conforme à notre apprentissage.

## LE COBAYE

Goliath donnait du sens à tout ce qu'il approchait. Et tout ce qui était sensé pour autrui l'était pour lui-même. Il faisait un tel modèle de citoyen qu'on l'avait choisi comme cobaye pour préparer la société de demain.

Bien qu'elle ne fût pas usurpée, sa sélection s'était vite révélée peu judicieuse. Car au-delà de sa sensibilité, Goliath était atteint d'un vilain travers, du moins selon les critères en vigueur.

Il se comportait dans ses pensées et avec ses semblables de la même façon qu'on refuse la disparition de quelqu'un. Rien n'était dissimulé dans son jeu. Mais l'évidence de la mort l'emportait sur tout le reste.

Goliath ne croyait seulement qu'à ce qui lui arrivait. Alors il lui semblait qu'il était trop tard pour bien faire et rattraper son erreur. Il ressentait que tous les hasards du monde se ruaient dans sa tête.

Les combats qui s'ensuivaient et qu'il perdait toujours faisaient pourtant de lui l'homme le plus fort de son temps.

## LE PRIX

Cette fois-là, il n'y eut pas de premier prix. Le jury le savait depuis quelques mois. Tous les dix ou quinze ans, selon l'humeur des temps, il décidait ainsi de ne pas décerner de récompense suprême.

Les membres du jury considéraient qu'en privant le public de son produit de prédilection, ils certifiaient mieux encore la qualité de leurs choix. Cette technique avait fait ses preuves.

Aussi, telle année où le prix n'était attribué à personne, n'était-il pas rare de voir le favori logique du concours être récompensé l'année suivante. Il ne serait venu à quiconque le besoin de crier à la supercherie. Il faut dire que le secret des délibérations restait bien gardé.

La formule contentait même tout le monde, y compris ceux qui ne seraient jamais élus, puisque cette manière de ne pas délivrer de prix revenait à les primer implicitement.

Or il advint, pour on ne sait quelles raisons, que deux puis trois fois de suite le prix ne fût pas remis. De scandale à la panique, les réactions furent brutales. Mais quand il fut question de rétablir la tradition, rien ne put réparer le désenchantement du public qui avait fui en masse vers une nouvelle académie.

La vacance d'un pouvoir n'existe pas longtemps. Il est des leçons qu'on n'apprend jamais.

## GUERRE

Sa guerre, Junior la faisait tout seul. Sans armée ni ennemi, il pointait son doigt vers le ciel. Puis il tirait dans le vide.

Bien sûr, on croyait lui faire plaisir en lui disant qu'il tuait le temps. Mais Junior pensait qu'il tuait beaucoup plus que le temps. On n'osait lui demander à quoi il faisait allusion tellement son regard scrutait une direction lointaine.

Cette distance s'allongeait à mesure que personne ne figurait dans son champ de vision. En outre, Junior ne souhaitait rien rencontrer d'autre que ce que son imagination lui ramenait.

C'était une guerre d'usure. Junior tenait tête pour se prouver qu'il n'abdiquerait jamais. Jusque dans ses rêves, il visait au ciel avec une netteté croissante. La nuit venait lui rappeler que sa guerre se terminerait par la victoire du vide.

Junior se trompait. Car il découvrit l'amour sous le visage d'une gracieuse colombe qui l'initia à la paix.

## LE SOMMEIL

Rester allongée, dans une position de garde aussi passagère que définitive, retenait Lucienne de commettre l'irréparable. Elle se souvenait des paroles de Mona Lisa quand elle lui disait que l'enfoncement de la tête dans un lit écrase la réalité et provoque les rêves. Ce à quoi Lucienne rétorquait que les profondeurs du sommeil donnent une haute idée de soi-même.

A ces mots, elle oubliait ses mauvaises pensées. Cette somnolence valait tous les abandons. La mort qui l'avait approchée de si près couvrait de son ombre le miroir qu'elle ne voyait plus. Une couleur lui avait retourné l'esprit comme un compliment décerné au vide.

Mona Lisa avait toujours cru que Lucienne se réveillerait de cet état d'éviction. Mais dans leur relation confuse, le mieux qui pouvait leur arriver à elles deux viendrait encore du monde des songes. Et le miracle se produisit, même s'il imita à la perfection la signature du rêve. Dès lors, Lucienne et Mona Lisa se vouèrent librement au culte de l'imprévoyance.



## L'ÊTRE

Au démon de la parole qui l'avait attirée, Leila Didone-Alaoui ne cessait plus de dire :

- J'aime ce que tu aimes.

Mais le démon, avec une sottise franchise, lui répondait :

- Je connais tous tes plaisirs et décline toutes tes peines.

Leur dialogue aurait pu durer très longtemps si Leila Didone-Alaoui n'avait réalisé le caractère de sa mauvaise condition. Elle s'en libéra donc.

En échange et en guise du bonheur qu'elle croyait découvrir, la parole perdue lui récita une de ses plus ternes vérités.

Leila Didone-Alaoui ne se consolait pas de sa solitude. Et personne ne pouvait lui dire qu'elle vivait enfin ce qu'elle avait demandé depuis l'âge de raison.

Cette période lui sembla la plus longue de toutes. Elle observait tellement les autres gens qu'elle ne trouvait plus rien à se raconter. Alors elle se répétait, mine de pouvoir se satisfaire de son propre sort :

- Je suis Leila Didone-Alaoui.

## LA BOUÉE

Chacun au monde a des ambitions plus ou moins avouées. Mais j'éprouve quelque remords à dévoiler celles de la bibliothécaire de la place des Fêtes.

Avant d'en parler, j'indiquerai que Mme Linescau, que nous appelions tous Catherine, cherchait son plaisir dans les solutions. N'importe quel sujet l'intéressait pourvu qu'on pût y apporter une réponse irréfutable.

Catherine m'avait confié qu'elle enrichissait ainsi sa mémoire dans le but de mettre un terme à l'absurdité d'un manque. Plusieurs fois, j'avais senti qu'elle renoncerait, tellement la difficulté l'éprouvait.

Puis, un jour, j'ai dû quitter le quartier de la place des Fêtes. Jamais je n'ai plus revu Catherine.

Qu'est devenue sa recherche d'une bouée pour les gens de terre ? Sur les manchettes des journaux, il m'arrive encore de chercher l'annonce de sa découverte et d'y lire le commentaire de son inventrice que je connais par cœur :

- « Voici l'instrument qui vous tiendra en vie. Le temps a cessé de couler. »

## L'ULTIMATUM

Dans la famille Stordeur, on vivait de plus en plus vieux. Ce faisant, les écarts d'âge entre les générations se creusaient à tel point que des fossés restaient béants et déserts.

Beaucoup d'aïeux ne connaissaient point leurs descendants qui étaient eux-mêmes confrontés à bien d'autres soucis pour remonter à leurs racines.

Était-ce pour cette raison que les jeunes ne procréaient plus comme leurs aînés ? Personne n'avait de réponse, comme toujours quand un problème divise les hommes.

Nathaniel, le plus jeune des Stordeur, croyait bien tenir une solution. Voyant la ligne de son nom s'effacer, il adressa une lettre à chaque membre de sa famille. Déjouant les fausses maladresses, Nathaniel avait élaboré un ultimatum. Vos vies ressemblent à des chefs-d'œuvre inconnus, leur écrivait-il. Il dépend de vous de les sauver ou de les détruire.

Nathaniel disait juste. Mais son message trop général sembla d'une naïveté sans borne à tous les destinataires. Et Nathaniel Stordeur lui-même, qui s'était envoyé en tout dernier son propre ultimatum, ne décacheta pas son enveloppe.

## LES DÉPARTS

Aussitôt qu'ils s'étaient rencontrés, Arthur et Lucrece s'étaient aimés. Un jour, s'étant quittés, ils s'étaient demandé, l'un pourquoi s'être aimés, l'autre pourquoi s'être séparés.

C'étaient des questions sans réponse ou comportant trop de réponses pour choisir. De toute façon, chacun avait sa propre réponse qui ne correspondait en rien à celle de son ancien amour.

Mais le monde autour d'eux était ainsi fait que tout les aidait à trouver dérisoires leurs pensées. Aujourd'hui, Arthur et Lucrece ne pensent même plus à leurs explications d'antan. Ils ont refait leur vie.

A peu de choses près, ils ont répété les mêmes gestes et redit les mêmes mots dans leurs nouvelles relations. Ils ont gardé tous les secrets qu'ils n'avaient jamais livrés. Ils savent que le passé existe seulement quand les liens du temps sont rompus. Alors les êtres les plus désunis se retrouvent. Leurs rancœurs digérées, ils se soumettent aux lois de l'oubli. Devenus étrangers à eux-mêmes, ils aspirent enfin à des retrouvailles. Il est trop tard pour comprendre que leurs niaiseries ont disparu.

## GUIGNOL

Rentrée chez elle, Rosalie Lorrette s'empessa de coucher sa petite fille Coco qui restait éblouie par le spectacle qu'ensemble elles venaient d'admirer au cirque. En bonne maman, elle lui raconta une courte histoire où, comme toujours, un gentil guignol réparait les étourderies d'enfants désobéissants.

Coco s'endormit avant même d'entendre la fin du récit. Elle ne perdit pas au change car Rosalie prêtait à son guignol de bien curieuses aventures. Nous en avons subtilisé l'extrait suivant en priant notre chère Rosalie de ne pas s'offusquer de ce détournement à des fins politiques.

Son guignol s'était lancé à la poursuite des enfants. Entre deux numéros, il s'était installé sur la piste en houspillant son jeune public.

- Regardez-moi, clamait-il. Je suis un maître contorsionniste.

Guignol ne vantait pourtant pas la souplesse de son corps mais celle de son esprit. Et les formes qu'il pouvait remplir étaient les cervelles des enfants. D'un coup de baguette, il menaçait de passer à l'acter.

La plupart des grands de ce monde jouent ainsi les guignols. Ils ne sont quittes que quand, à leur tour, ils s'endorment.

## LE LIERRE

Bien malin aurait été celui qui pouvait approcher et comprendre le grimaçant Annibal Goal. Pour mieux le cerner, il fallait l'entendre rouspéter contre ses confrères historiens. Il fallait sonder sa foi dans l'irrésolution du monde en guettant le moment où il annonçait que les hommes n'ont pas d'histoire, mais seulement un passé.

Annibal Goal avait été radié de l'université. Avec l'argent qu'il avait épargné, quelques conférences lui permettaient de vivre en paix. Il y racontait qu'on ne fait pas l'histoire pour la première et dernière raison qu'on ne la reproduit pas. Il y développait, force exemples à l'appui, qu'on ne sait jamais ce qu'on a été ni ce qu'on est.

Dans ses arguments, il reprenait le dicton que la nature humaine ressemble au lierre et s'adapte pourvu qu'une quelconque surface lui donne l'hospitalité.

Pour la petite histoire, Annibal Goal avait décoré tout son domicile de petits pots de lierre. A ses invités intrigués, il apprenait qu'il attendait en toute sérénité l'heure de la greffe.

## MENSONGE

De tous mes séjours à V., où j'ai toujours passé les meilleurs moments de ma vie mouvementée, aucun n'égale ni m'est plus éloigné en même temps que celui qui a mené un été William Kolter aux dernières limites du hameau.

Bien que ne lui ayant pas encore parlé, j'avais tout de suite appris qu'il construisait une maison de ses propres mains. Il s'y était mis avec un rare courage et une telle ardeur que les villageois n'avaient pas évité de le trouver taciturne.

Mais une fois sa maison édiflée dans le plus pur style du pays, les avis se partagèrent sur la personne de notre nouvel hôte. William Kolter invitait à tour de rôle le petit peuple du voisinage. Il expliquait qu'il vendait par correspondance des recettes de « pseudologie », dont il était le fondateur.

J'étais de ceux qui buvaient littéralement les paroles de William Kolter. Ses dons du secret me faisaient croire qu'il pouvait explorer les domaines les plus inconnus de la nature humaine. Et j'embellis d'autant plus mon souvenir que je n'ai rien retenu du savoir de William Kolter.

Sa présence à V. s'acheva le printemps suivant. Sans raconter le malheur qui lui était arrivé, il démolit lui-même une à une les pierres de sa fondation.

## LE POISON

Sanguyen croyait qu'il pouvait tout dire à Lohane. Il voulait lui dire qu'il l'aimait, même si ce n'était pas vrai, puisque l'amour ne dictait pas seulement ses mots. Il voulait aussi pouvoir retirer aussitôt ce qu'il lui avait dit et promis.

- Une promesse n'est pas une parole, lui énonçait-il sans être trop sûr de ce qu'il avançait.

Certes, Sanguyen aimait Lohane mais il savait qu'il ne l'aimerait plus un jour prochain. Il savait qu'il changerait et se lasserait d'elle. En fait, il ne savait rien de l'avenir. Comme tout le monde, il imaginait les évolutions de son être en essayant d'atteindre l'illusion de la vérité future.

Lohane ne pouvait plus consentir à passer le reste de sa vie avec Sanguyen. Mais elle n'avait trouvé personne pour l'écouter. Toutes ses meilleures amies lui semblaient parties depuis très longtemps vers une destinée plus enviable. Alors elle en oubliait même son amour pour Sanguyen dont le cœur lui montrait l'image d'un champignon vénéneux.



## STRATÉGIE

Dans ce qui va suivre, on vérifiera qu'il vaut mieux se méfier des gens et des gouvernements dotés d'une forte constitution. Un jour, le mastodonte Kilgolan eut connaissance de la terreur que semait à sa porte Rodrick, l'ennemi de toujours. Des réfugiés qui arrivaient de partout racontaient les pires excès commis par les troupes sanguinaires de ce tyran dont on avait cru les violences assouvies.

Quoique lui aussi grand fauteur d'ignominies, Kilgolan fit savoir que Rodrick, cette fois, avait dépassé les bornes. Moyennant de grasses promotions, les esprits les plus éclairés de son État furent priés de trouver et de justifier toutes les raisons d'interventions punitives au-delà des frontières. Sans attendre leurs conclusions, Kilgolan créa l'effet de surprise en prenant lui-même le commandement d'une troupe d'élite.

On ne saurait écrire le succès que rencontra cette initiative. Rodrick arrêta sur le champ les hostilités. Les réfugiés prirent le chemin du retour. Beau joueur, Kilgolan préféra garder l'estime de ses citoyens et de son adversaire que de dévoiler plus avant le fond de sa stratégie.

## LE PLAISIR

Le plus grand plaisir qu'il pouvait lui faire, Marion n'osait pas le demander à Jean-Marc. C'était d'emprunter le plus court chemin qui allait jusqu'à elle avec des raccourcis mystérieux. C'était aussi de tout recommencer. Tout ? Non, peut-être pas, mais de refaire une autre vie pour la terminer aussitôt.

Marion songeait à Jean-Marc comme à cette espèce d'insecte dont elle avait entendu parler. Entendu parler ? Non, peut-être pas, mais son imagination pertinente lui parlait d'une existence où la vie et la mort se confondaient parfaitement. Seule cette durée avait un sens. Il n'y avait pas de meilleure pause au monde.

Or Jean-Marc ne se décidait pas à s'ouvrir au monde de Marion. Il ne savait pas se défaire de lui-même. De lui-même ? Non, peut-être pas, mais de Marion non plus. Il voulait terminer l'enquête qu'il menait sur ses jours depuis bien trop longtemps pour trouver un coupable ou une nouvelle direction.

Pourtant, Marion ne lui demandait rien de plus. Rien de plus ? Non, peut-être pas, mais un si grand plaisir lui ôtait toute envie de raisonner en arrière.

## L'ENNUI

Comme nous nous ennuyions infiniment, nous avons décidé de pousser infiniment notre ennui. Alors nous jouions. Nous passions même notre temps dans d'interminables parties de dés qu'aucun d'entre nous ne voulait gagner. Moi j'étais préposé au marquage des points jusqu'au moment où mon voisin de gauche me prenait mon carnet des mains sans prévenir en disant toujours :

- L'heureux dé nous ment !

C'était son jour de veine. Le jeu lui appartenait et semblait ne plus vouloir le quitter. Loin de nous contrarier, cette chance insolente donnait à notre ennui une profondeur imprévue. Nous attendions l'heure où notre partenaire nous ferait signe, même si nous n'étions pas en mesure d'en profiter entièrement.

- Le vrai dé part ! annonçait-il en soupirant en versant une dernière fois le cornet à dés sur le tapis vert.

J'héritais à nouveau du carnet des scores que je remplissais à loisir de chiffres dont la somme suspendait, sur le fil des mots, la fin conjugquée de notre ennui et de nos privilèges.

## LA CITÉ

A la hauteur des HLM désaffectés, une fille cadavérique engagea un dialogue avec les derniers résidents de la cité. Toutes plus insensées les unes que les autres, ses vociférations semblaient ne jamais atteindre leur but.

Ricardo, le médecin des pauvres du secteur, était venu rendre une visite à une personne très affaiblie quand il se pencha par la fenêtre pour distinguer les causes de ce tohu-bohu.

Aussitôt il reconnut Melle Flandria Cologne dont il avait toujours souhaité traiter les crises de délire. La puissance de sa voix le surprit, à tel point qu'il pensa s'être trompé de patiente. Au moment où il hésitait le plus, Ricardo eut la certitude de reconnaître Melle Flandria Cologne. Il se demanda brusquement comment il n'avait pu relever qu'elle terminait ses phrases par un mélange de *mais* et de *parce que*.

Cet indice procura un réel plaisir à Ricardo qui, quelques heures durant, se prit pour le double maître de la folie et de la cité.

## LE VOL

Emprisonné pour le vol d'une brouette sur la voie publique, Stanislas Lozic fit la rencontre de sa vie. C'était un vieil homme dont le teint et la peau se confondaient avec les murs de leur cachot commun. Il disait qu'il avait tout perdu, sauf l'honneur et l'usage de la parole. Stanislas Lozic comprit vite qu'il ne saurait rien de plus de lui.

Car le vieux prisonnier ne parlait qu'à lui-même et, le plus souvent, d'une manière nébuleuse. Or, quand la peine de Stanislas Lozic arriva à son terme, il lui demanda de s'approcher et de bien l'écouter s'il ne voulait plus revenir en prison.

- Pour nous qui sommes nés voleurs, lui confia-t-il, je ne connais pas d'autre moyen pour rester en liberté.

Alors le vieux sage lui expliqua qu'il lui faudrait désormais se satisfaire des joyaux des étoiles, des coffres des nuages, des trésors des mers...

Il n'avait pas achevé son exposé qu'un geôlier fit irruption dans la cellule pour en délivrer Stanislas Lozic. Celui-ci, avant de partir, trouva juste le temps de saluer d'une formule elliptique son vieux compagnon qui n'attendait pas mieux :

- Et le vol des oiseaux !

## LE TALENT

Comme d'illustres prédécesseurs, Yatoub avait réuni des émissaires pour leur dire sa vérité. Mais il n'avait rien trouvé de mieux à leur demander que d'attendre.

- Bientôt je passerai aux révélations, s'était-il exténué à déclarer sous toutes les formes de dépit ou de sarcasme.

Il est rare que les gens qui s'expriment ainsi révèlent quoi que ce soit. Pourquoi diable apprendraient-ils ce que tout le monde sait et que personne ne s'avise pourtant à raconter ? En forçant le raisonnement, on devrait penser que seuls les ignorants décident de la vérité.

Yatoub aurait voulu annoncer qu'il ne vivait que la nuit, ne trouvant plus goût aux insouciances du jour. Son univers avait donné aux couleurs une profondeur de luminosité qui s'égarait dans des circonférences hospitalières.

Tout pleinement voué à lui-même, Yatoub considérait que son destin aurait mérité un livre. C'était sans compter sur les silences des auteurs de talent, jamais enclins à contester les qualités du style d'autrui. Ils savaient tous que Yatoub ne finirait et n'écrirait donc pas son aventure.

## LE CALME

Son intuition lui disait que Bernardin ne rentrerait pas à la maison cette nuit-là. Maryvonne fermait les volets du salon, baissait le son de la télévision qu'elle laissait allumée pour maintenir une présence, puis elle se faufilait dans la chambre à coucher conjugale.

Le sommeil venait très vite lui enlever les inquiétudes qui avaient gâché toute sa soirée, comme elles malmenaient son existence depuis qu'elle avait rencontré Bernardin.

Car Maryvonne rendait son époux responsable de tous ses maux, y compris de difficultés morales et matérielles bien antérieures à son mariage. Mais plus elle accablait Bernardin, moins elle lui reprochait sa conduite. Et plus elle l'aimait.

Avant l'aube, Maryvonne se réveillait en sursaut. La présence de son mari à côté d'elle dans le lit lui faisait regretter ses pensées de la veille. Elle retrouvait tout son calme.

C'était le moment qu'elle préférait dans sa vie. Ses soucis mêmes ne cherchaient pas à la rendormir. Elle réservait pour d'autres insomnies la version idéale que Bernardin appartenait à elle seule.

## LE MOTEUR

Fort habilement, Constant avait interrompu la conversation qui était tombée dans une mauvaise impasse. Plutôt que de parler pour ne rien dire, il avait retenu l'attention de ses convives sur le premier camion qu'il avait conduit.

Ce souvenir lui procurait une ineffable jubilation, comme de faire renaître le passé sur le sillon des objets. Constant remontait la piste du temps au volant de son vieux tacot.

Il racontait qu'il avait connu avec lui des pannes mécaniques qu'on n'imaginerait plus aujourd'hui. Des crevaisons douteuses l'avaient arrêté sur des bords de route infâmes.

Mais quand Constant avait précisé que son camion calait tout le temps, il était apparu évident pour tout le monde qu'il parlait de lui-même. Il n'avait probablement jamais possédé de camion, pas plus qu'il ne parvenait, selon son propre aveu, à suivre le fil du temps. Son moteur à sensation démarrait par intermittence.

Aussi Constant n'eut-il aucun mal à relancer la conversation là où il l'avait saisie.



## LA NUDITÉ

Poser nue devant l'artiste en villégiature qui l'avait abordée sur la corniche s'avérait impossible. Coquette jusqu'aux bouts de ses ongles vernis, Elodie Margelle avait trop vite laissé parler ses sens et sa beauté pour lesquels un refus était toujours une offense.

Affronter dévêtue le regard d'un homme exigeait une trempe que n'avait pas Elodie Margelle. Si elle excellait dans l'art de plaire et de dispenser son innocence, elle répugnait à offrir ses attraits. Rattrapée par la réalité de ce qui ne devait être qu'un simple jeu, elle ne voyait pas comment rétablir la situation en sa faveur.

Elodie Margelle se retira dans son hôtel en bougonnant et en maudissant sa timidité. A l'impression de ne plus sentir son corps, suivit la rancœur de le sentir au contraire l'assaillir et la dégoûter de tout. Elle chercha en vain à se remémorer le visage hirsute de l'artiste, mais seule lui apparut la nudité de ses mains velues et carnassières.

Prétextant qu'un ami malade la réclamait à son chevet, elle régla la note de son séjour, changea de toilette et se fit conduire à l'aéroport. Là, elle crut apercevoir l'artiste auprès d'une femme blonde, très élancée, qui lui ressemblait comme une sœur jumelle. Elodie Margelle se détesta soudain et s'en trouva beaucoup mieux.

## LA PAUVRETÉ

En espérant retrouver son chemin, Margot découvrit une ruelle qu'elle n'avait jamais vue auparavant. L'enseigne d'une boutique toute décorée d'orchidées fanées l'immobilisa sur ses frêles jambes.

Margot n'avait pas peur. Elle essaya une fois encore de se rappeler le nom de l'instrument qui manquait à sa pauvreté, mais aussi, pensait-elle, qui la vaincrait.

La lune éclairait la vitrine remplie d'objets de peu de valeur. Des cendriers et des écredons en marbre, des pelles et des papiers en argent lui indiquaient ce que serait pour elle une belle maison avec de grands rideaux jaunes.

Une chaîne tenait la porte fermée. Margot tira et s'arc-bouta dessus jusqu'à la faire rompre.

- Viens, je t'attendais, lui cria du haut d'un escalier vermoulu une jeune princesse qui tenait en main une vraie plume d'écriture, comme on en faisait aux temps jadis ;

- Le bois va casser, je ne peux pas monter, soupira Margot à bout de force.

La figure de la fillette se métamorphosa en un calendrier qui s'ouvrait sur une nouvelle époque. Alors Margot sentit se briser en elle l'instrument de la pourriture.

## LES FINS

Franchies les barbelés, écartées les furies, déjoués les pièges, les survivants de la caravane essuyèrent encore une tempête qui réduisit leur nombre et s'interrompit quand le tour de Jodisca de partir arriva.

Il avait préparé le repas et soigné l'égalité des parts, sauf la sienne. En affûtant le couteau, il s'était vu revenir plusieurs années en arrière. L'histoire d'un ourlet de pantalon déchiré lui avait coupé tout appétit.

Depuis, Jodisca n'avait pas connu d'autre revers. De la domestication des renards à la folie des foules, il s'était beaucoup opposé. Il avait tellement attendu l'échéance qu'elle lui semblait maintenant le retarder à jamais de quitter son asile.

Le soleil reluisait. La caravane se remit en marche après avoir recueilli Jodisca en son sein, sans repentir d'un côté ou de l'autre. Pour marquer le coup, le privilège lui fut accordé néanmoins de prendre entre ses mains le galet blanc des ancêtres. Sur les veines de ce symbole de concorde, Jodisca lut que les vraies difficultés restaient à faire, à toutes fins utiles.

## LE SENS

- Je m'en passerais bien, disait à contre-temps le grand-père Vladimir.

Sa tirade préférée, chacun lui attribuait un sens. On traîne toujours à trouver le juste sens.

Vladimir enrageait de n'avoir pas donné un sens à sa vie. Peut-être avait-il été trop jeune quand ce sens s'était présenté à lui dans toute sa crudité.

On finit par connaître beaucoup de gens qui cherchent encore un sens qu'ils ont déjà trouvé. Vladimir se contentait de ce qu'il possédait. Et comme il était très riche, il ne comprenait pas bien ce que le sens venait faire pour lui. En toute modestie, il estimait donc normal d'en céder sa part.

Or il arriva à Vladimir de penser que la mort aussi avait un sens. Il était même d'autant plus fier d'avoir découvert cette vérité qu'il en voulait une preuve.

L'idée l'avait effleuré de se sacrifier pour ce sens. Mais Vladimir n'avait pas le sens du sacrifice. Il subodora que s'il en avait été doué, son existence aurait pris une autre tournure. Vu son âge avancé, il n'en éprouva pas le moindre regret. Il modifia cependant en conséquence son testament !

## LES BAISERS

Tant qu'il y aura des pommes dans les vergers d'Amédée, les lèvres rouges de Moune se régaleront, marraines aux arômes suaves.

Elles insinueront leurs corolles entre les branchages, privant les libellules du vol vertical qui les alléçait.

Moune parlera toute seule, mais elle gardera les meilleurs fruits pour la fin, de peur encore d'être entendue et rappelée à l'ordre.

Comme à la saison précédente, Amédée laissera Moune jusqu'à la tombée du jour. C'est tout juste s'il lèvera les yeux de son labeur, par-dessus les fagots.

Moune rangera ses paniers, déçue de n'avoir pas su arrêter le temps. Elle en oubliera les morsures de ses lèvres, dont le suc rivalisait de saveur avec sa cueillette.

Elle enjambra à la dérobée les hautes herbes. Toute penaude, elle croira avoir passé l'âge enfin de jouer au chat et à la souris. Dans le même moment, Amédée se lancera à la poursuite de Moune. Plusieurs fois, avant de perdre sa trace, il la verra embrasser ses arbres et remettre son butin à la nuit.

## COMPOSITION

De cinq à six minutes avance l'heure de Bergital. Comme toutes les adolescences qui portent du vert avec du noir, elle rit en servant le thé. Mais elle se brûle souvent.

Bergital apprécie les compliments, en dépit de ce qui lui manque le plus, un étui à cigarettes. Quelle malchance ! Elle ne croit pas si bien dire qu'on la laisse tranquille dans son désœuvrement.

Il se trouve que Bergital est bien plus maligne qu'elle ne le dit. Les faits lui donneront bientôt raison, à moins que le bedeau de l'église qui la convoite lui apparaisse en rêve.

En tout cas, Bergital fait preuve d'un fichu appétit d'autorités, au point de vouloir toutes les ratatiner. Et c'est ainsi qu'elle a composé à la hâte une forme d'écœurement calculateur.

Silence, car voici Bergital. Elle semble découvrir qu'elle passera toute sa vie la dernière. Ce faisant, elle annule sa présence aux prochaines distributions.

## LE TRIBUNAL

Haut lieu de méditation ; sanctuaire des privilèges ; versant de la cupidité ; aucune de ces définitions n'annonçait le tribunal que nous avons fini par trouver sous des monticules de documents administratifs.

Comme nous l'avions prévu, c'était donc une ruine en parfait état de conservation. Pour cause de faillite subite, le tribunal avait laissé la végétation l'envahir, lui conférant une stupéfiante beauté.

Dès le déclin du jour, seul moment propice pour fouiller les antichambres, nous nous étions réparti les tâches, sans négliger l'espoir d'entrouvrir les arcanes du passé. Mais notre ménage tourna court.

Car l'un d'entre nous eut la malencontreuse idée d'enlever la poussière à l'aide d'un grotesque aspirateur que nous avait prêté le gardien du bazar voisin. Puis le tribunal s'éboula.

Il s'écroula pierre à pierre, fendu en son milieu par une hélice aiguisée à l'encre des juges. Moi-même, je plongeai le premier dans ce cratère pour conjurer nos inutiles déboires.

## L'INADVERTANCE

Si l'on écrivait les plus belles histoires d'amour, l'on verrait qu'elles n'ont pas toutes un commencement. L'on se prendrait la tête entre les mains et l'on imaginerait vivre en soi-même un tel grand bonheur.

Certes Annie n'était pas dépourvue d'intuition au sujet de l'amour qui aurait pu faire d'elle la femme qu'elle rêvait d'être. Grâce à ses qualités de séductrice, elle supposait qu'il lui serait facile de choisir un amour sans attache et arrêté au commencement.

Elle pouvait en parler à l'infini de ces hommes qui avaient prétendu lui plaire, chacun pour des raisons dont elle n'avait jamais douté de la sincérité. Peut-être avait-elle été trop sensible à la beauté accomplie de ces préliminaires.

Et quand le hasard jeta l'audacieux Wilhem sur les abords d'Annie, moins sur ses gardes que les fois précédentes, le temps de l'amour était déjà révolu. Annie n'avait pas terminé sa déclaration qu'elle résilia ses regrets à l'avenir, pour son plus grand bien.



## PRONOM

Cet homme, qui avait réussi à me faire dire du mal de mes semblables, réapparaissait après plusieurs années d'absence pendant lesquelles l'évocation de son souvenir s'était toujours avérée une insulte à l'harmonie du monde. Il lui avait suffi d'un sourire sur un visage transformé par sa propre dureté, et que je n'avais pas reconnu du premier coup, pour effacer mon mal. A travers sa brutalité ancienne, cet homme était arrivé à me rendre une image de moi-même plus fausse que toutes celles dont j'avais voulu dénouer le drame, malgré l'ampleur d'un oubli qui m'avait tant de fois promis qu'il ne resurgirait plus, comme si j'avais souhaité sa mort sans avouer que c'était bien pire que cela. Il m'avait suffi d'une hésitation, d'une angoisse et d'un frémissement pour me décider à le laisser filer son chemin.

A cet homme qui n'avait jamais sans doute su combien j'avais souffert sous son autorité, plus encore après que pendant mon séjour où le sens de l'enfer s'était résumé à un mot, il avait suffi d'une page d'écriture dictée dans mon dos pour lever tout un voile de mon existence.

## L'INGÉNIEUR

Il n'arrivait pas souvent que Melchior plaisantât sur sa mauvaise mémoire.

- Elle a ses têtes !

Il n'en disait pas plus.

Pour Hélène, mais quand elle le poussait à bout, il ajoutait seulement :

- Elle suit la lune.

Car Melchior, en bon ingénieur qu'il était, n'entendait pas donner le change sur ses résignations.

Les sciences lui avaient servi de parfait exutoire pour admettre qu'il ne serait jamais celui qu'il voulait devenir à l'âge où les choix se décident à peu près.

N'étant pas lui-même, Melchior ne savait pas se résoudre à découvrir l'autre individu qui dormait en lui. Donc il se mettait en retrait du monde, croyant être ainsi en mesure de mieux être sa prochaine victime.

En attendant, il faisait parler le monde. Ce subterfuge lui procurait l'illusion de s'introduire, en toute quiétude, jusque dans les milieux les plus hostiles. Là, Melchior arrachait à sa guise les pages de sa mémoire en érection.

## LA NULLITÉ

Traditionnellement, l'histoire s'acquitte des vengeances. Mais tout commença peut-être par une faute de goût qui engendra illico ce démon.

Pour en discuter avec lui-même, Martin arpentait les pièces d'une nature qu'il trouvait toujours par trop austère. Le dialogue s'engageait entre les haies, par-delà les pylônes et sur tout ce qu'un maigre horizon embrassait de lumière déclinante.

A la manière d'un peintre, il installait son chevalet de langage, marinait les couleurs et en extrayait une œuvre indemne.

Martin enfouissait ses pensées au plus profond de ce qui faisait de lui un être mortel parmi d'autres. Et si quelqu'un s'inquiétait de ses attitudes spéciales, il déguerpissait, confus d'avoir décliné les pièces et gribouillé les détails.

Ces ennemis impromptus lui sauvaient pourtant la face parce qu'en l'obligeant à revenir à la réalité, le nouveau tableau repoussait plus loin les limites de la nature. Autant dire que la partie contre les vengeances se soldait dans la nullité absolue.

## RISQUE

Souvenez-vous, entre toutes injustices, des gens qui s'en tiennent aux causes des faits.

Guillaume et Valentine étaient de ceux-là. Malgré le monde qu'ils observaient de plus en plus loin, ils traquaient encore l'espèce rare des derniers jours de l'été. Ils bâillaient aux corneilles avant d'en saisir l'époustouflante beauté qu'ils relâchaient aussitôt.

Ils avaient eu, dans leur prime jeunesse, un maître qui n'avait pas son pareil pour défendre des courbes désarmantes. Aux déchirements des hommes et aux meurtrissures des aubes, il leur avait appris à préférer des promptitudes de méandres.

Mais l'esprit du maître, que Guillaume et Valentine outrepassaient dans leur fol amour, ne demandait pas de remonter sans cesse à la source initiale. Quand bien même celle-ci aurait existé, jamais ils ne l'auraient trouvée.

C'était pour faire semblant de déplaire à leur maître que Guillaume et Valentine avaient couru ce risque. Au demeurant, ils découvraient jour après jour que leur amour y puisait son énergie.

## MÉLANCOLIE

Quand, les matins, le baladin Romuald passait devant les fenêtres de Clothilde et qu'il pensait à elle, son cœur se remplissait d'une profonde mélancolie.

Cette mélancolie s'accroissait plus encore quand Romuald se disait que Clothilde, tout à ses affaires, ne pensait pas à lui. Mais au bout d'un moment, il s'avisait que sa mélancolie n'avait pas de raison, sinon pour une mélancolie plus ancienne, si ancienne même et si étrangère à sa personne qu'il en avait tout oublié.

Alors, Romuald imaginait que Clothilde pensait peut-être à lui aussi, et à lui seulement. Ce Romuald-là lui semblait très voisin de ce qu'il pouvait être au meilleur de lui-même.

Déjà, Romuald était loin des fenêtres de sa Clothilde. Il se disait qu'elle se souriait et que ses sourires bientôt lui seraient destinés...

Il n'en doutait pas la baladin Romuald. Puis, au détour de son chemin, il rencontra, sans y prendre garde, une dame qui ressemblait à Clothilde et qui, pourtant, l'en éloignait plus encore.

## LES LIVRES

En dépit d'une certaine frivolité compliquée d'insolence, le brave Michel Monloubier avait persuadé son compagnon Georges Jan que les livres qu'ils avaient choisis pour leur voyage ne leur seraient d'aucune utilité. Il lui avait suggéré que ces livres-là, comme plein d'autres, avaient été écrits pour ne pas être lus.

Georges Jan avait paru déconcerté mais surtout soulagé par ce qui ne pouvait pas être une vérité ni un commandement. C'était ce type même de paroles qui le dépassait et en lesquelles il n'arrivait jamais à trouver la bonne mesure du sens. Sa part de responsabilité, pour ne pas dire sa faute, s'éclipsait alors, le mettant dans un état d'hébètement extrême.

Les livres anciens dont sa jeunesse avait été entourée et que sa paresse lui avait consciencieusement retirés de la mémoire reprenaient soudain une nouvelle existence. Ils lui apparaissaient, à côté de ses livres de voyage, d'une splendide et plus complète inutilité.

Georges Jan en relisait les titres sur les lèvres de Monloubier qui recommencerait bientôt sa démonstration. Et il en serait ainsi jusqu'au bout de leur long voyage d'automates.

## LES PHRASES

On ne rencontrera pas de sitôt quelqu'un comme Vivien Grangier qui agitait le spectre des mauvais jours. Il déployait un zèle imbécile, ne trouvant pas de juste part à restituer à son maître, un vieux poltron.

C'est qu'il voulait bien faire, Vivien Grangier, maintenant qu'il n'avait plus d'échelle à gravir ni de répertoire à réciter. Son dévouement avait tellement guidé son destin qu'il le poussait encore dans le puits sans fond des remords.

Oh, bien sûr, il aurait pu prendre la place de son maître et consommer l'ingratitude jusqu'à ses dernières extrémités ! Mais pour rien au monde Vivien Grangier n'aurait renié sa foi en une éducation fondée sur l'obéissance passive.

Il avait longtemps cherché l'endroit idéal pour réparer les ordres qu'il ne recevait plus et les vautrer dans la crasse des pouvoirs surnaturels. Et il avait trouvé le lieu commun des mauvais jours, drapés dans les cocardes soignées des phrases en pleine rééducation.

## PARENTHÈSES

Trop de jeunes gens éprouvent des difficultés à lire pour qu'écrire leur devienne une pratique aussi courante que boire et manger.

De ce constat de faillite, Jeffrey « 673 », le professeur tordu qui proposa l'immatriculation des humains selon le code civil, conçut un système d'écriture qui rétablissait les parenthèses. Il fallait même en introduire le plus grand nombre possible dans les textes nouveaux et anciens.

Car Jeffrey « 673 » disait que les parenthèses étaient à l'écrit ce que les répétitions étaient à l'oral et, par conséquent, qu'elles servaient comme doubles des clés aux doubles des mots. En somme, elles arbitraient toute forme de communication entre les individus en rendant, coup pour coup, les erreurs et les incompréhensions.

Mais Jeffrey « 673 » échoua totalement, peut-être bien parce que son projet lui avait fait atteindre le stade suprême de l'honnêteté. De plus, il n'arrivait pas à disparaître de la scène. Des parenthèses qu'il n'avait jamais vues l'interpellaient comme un voleur. On n'écrit pas, lui reprochaient-elles, on apprend à écrire.



## L'IGNORANCE

De deux choses l'une. Ou la finalité de l'amour est une comédie ou bien elle est un drame. Mais qu'on n'aille pas commettre l'erreur de les confondre.

De Vincent, Livia ne savait rien. Elle pensait même que plus elle aimait Vincent, moins elle le connaissait vraiment.

Le connaissant de moins en moins, elle s'était figurée que l'amour absolu était l'ignorance totale. De là, l'être aimé devenait un être virtuel, persécuté et oscillant vers toujours plus de discipline.

Vincent était sorti de son esprit comme pour mieux entrer dans un monde où elle continuerait de le chercher en pure perte.

C'est la comédie.

Le drame peut lui succéder, ainsi que l'amour de Livia l'atteste. Car son état de dépendance l'avait rendue étrangère à elle-même.

Non seulement elle avait fini par ne plus s'aimer, mais par se détester, jusqu'à pousser Vincent à la quitter pour mieux le connaître.

## LES PAUPIÈRES

Le sentiment qu'il restait toujours une vérité sauvait Sophie des misères de l'existence. Le monde lui-même lui paraissait être cette vérité cachée par excellence, celle qui dévoile la beauté de toutes les autres.

Afin de mieux favoriser cette adversité, Sophie se conduisait avec les gens de la même manière que si elle répétait pour la dernière fois sa leçon. Aussi se changeait-elle sans cesse les idées.

De leçons à apprendre, depuis bien longtemps il n'en existait plus. Sophie en inventait. C'étaient des paupières géantes et fulgurantes, dressées contre la raison et qui pliaient sous un sommeil de nulle part.

Sophie appareillait ainsi vers son vrai pays natal. Elle y retrouvait des figures dont elle n'avait plus souvenir et qui lui demandaient de rester parmi elles. Au moment où elle acceptait l'offre, un coin de son miroir la mettait en garde de prendre ses aises avec le passé.

Ses yeux se rouvraient sur des coquilles d'œufs brisées. Et Sophie repoussait au lendemain la joie de découvrir la vérité cachée en elle.

## LA CHARITÉ

De toutes les pistes que l'on peut suivre, celle qui mène à soi n'est pas la plus fausse ni la plus rapide, quoi qu'en dise la charité bien ordonnée.

Par amour des mots, à la lettre près, Derby choisit la piste de la poste. Et pour se mettre sur la bonne voie, il se lança dans une collection de timbres.

Après en avoir compris les principes, il s'adressa ses premières enveloppes. La disposition des timbres, l'harmonie des images et la recherche des couleurs le captivèrent. Mais la passion de Derby s'affirma plus encore en s'arrêtant sur les timbres du courrier de base, censés représenter les valeurs d'une nation. Derby découvrit alors chacune des subtilités d'un timbre tiré à des millions d'exemplaires. Aux enveloppes bariolées de naguère succédèrent de banales figures républicaines que Derby trouva toutes plus belles les unes que les autres.

Puis il s'en désintéressa. Il pensa qu'il était temps de retourner leur perfection à son propre usage. Ainsi il s'écrivit de courtes lettres comme des messages destinés à une personne meilleure que lui-même.

Enfin Derby déserta les cercles de philatélie pour se consacrer à son œuvre.

## LES SUICIDES

- Demandes en mariage avec le sort ; en huit lettres ?

Cruciverbiste à ses moments perdus, Nathalie Milon nous dérouta en nous questionnant ainsi.

- Nathalie ! répondîmes-nous aussitôt tous en chœur.

- Suicides, rétorqua-t-elle sèchement sans nous laisser chercher davantage.

Sa petite frimousse dont nous nous disputions le charme tremblota. Alors que des sanglots la gagnaient, elle nous montra une fois de plus comme elle savait se ressaisir.

Elle nous raconta que dans sa famille on se suicidait fréquemment, mais elle exclut les causes héréditaires de ces gestes fatals. Puis elle aborda le sujet qui nous brûlait les lèvres.

Oui, elle avait attenté à ses jours vers l'âge de vingt ans. La verve retrouvée, elle nous décrivit jusque dans les moindres détails les conditions et les circonstances de son acte. Le pistolet avait effleuré sa tempe. La balle avait transpercé le plafond. Elle s'était pourtant crue morte.

Nous n'osions pas lui demander les causes de son suicide. D'ailleurs, l'abondance des souvenirs l'avait affaiblie.

Mais Nathalie Milon comprit notre requête. Surmontant son angoisse, elle nous assura qu'elle avait complètement oublié les raisons de son geste.

- C'est ce qu'oublie le plus vite, dit-elle enfin en enfilant son manteau.

## LES ALLUMETTES

En entrant dans la forêt humaine, les joyeux Odérons ne prêtent pas attention à l'enregistrement d'une voix qui les tourne en dérision :

« Douleur, je m'adresse à toi comme à quelqu'un de très cher qui ne m'entend pas et auquel je réponds sans cesse. Je copie mes phrases par-dessus l'épaule du temps que tu m'as donné de vivre. Sans lendemain, je soutiens la vérité que j'aurais aimé t'apprendre à mentir.

Douleur qui m'as épargné jusqu'à présent la dépense de trop, voici que je m'adresse à toi par le pont coupé de mes allumettes. Et je me demande à moi-même de te dire ce dont personne ne parle. J'ai bien envie de tout recommencer, sinon je ne te hurlerais pas :

- Mais quand donc cela finira-t-il ?

Douleur pour que je renonce, pour que je débite les mêmes histoires, tu penses que je m'adresse à toi dans la peur de devoir enfin terminer un travail. Tu te trompes, parce que tu as toujours été moins dure avec moi seul. Quand nous étions plusieurs, tu brûlais mal.

Douleur, quel ridicule je fais de m'adresser à toi qui as déjà rattrapé ton retard, contre-attaqué et bourré de dynamite les petites cuillers des grandes gâteries ! »

## LA CONFUSION

Il se disait aussi, César Wantol, qu'il aurait fait un très bon mort et que nombre de ses voisins l'auraient mieux traité que de son vivant. Mais il ne poursuivait pas son raisonnement, car il savait trop bien qu'il n'était déjà plus de ce monde.

César Wantol se consolait de tout. Il faisait même courir le bruit qu'il n'avait jamais existé. Si on s'en inquiétait, il répondait qu'il ne savait pas à quel titre il pouvait s'exprimer sur ce sujet comme sur un autre.

Il se disait surtout, César Wantol, que son jour viendrait. Il ne le voyait pas ainsi qu'une revanche sur son sort ni ainsi que le billet gagnant d'une loterie morale. C'était plutôt, enfin, la réalisation de tout ce qu'il avait été.

Cette perspective de réaffirmation de sa personne lui tenait lieu de modèle et d'idéal. César Wantol convenait alors qu'il valait mieux faire envie que pitié, en commençant par soi-même.

De toute façon, il avait toujours entretenu une si grande confusion qu'avancer ou retarder l'échéance n'était vraiment, mais vraiment pas de son ressort.

## LA TENDRESSE

Entre les moments pour l'oubli et les moments pour la mémoire, il y a l'immense majorité des hommes et des femmes qui entourent Yvolette, la douloureuse promesse de mon départ.

Yvolette est la tendresse même. Elle a connu des débordements d'affection avant de me faire dessiner autant de petites souris qu'on ramasse des escargots entre le seuil de la maison que j'habite et le seuil du devoir que je franchis.

Sa tendresse, Yvolette la cultive en laissant passer les mots derrière elle. Cela la force à anticiper sur les sentiments qui m'animent et me condamnent à lui mentir.

- Ce qui manque, c'est ce qu'on sait, s'empresse-t-elle de me dire afin d'annuler le procès en sorcellerie que ma pauvre tête s' imagine mériter.

Yvolette me tient dans sa main, une légère extinction des lignes où il fait bon se blottir, entre les caresses pour vivre et les caresses pour chanceler. Mais je rêve, à m'en rendre meilleur envers les éléments, qu'Yvolette m'accorde son cœur à moitié.

## LE CONTRÔLE

En un mot, le contrôle ruine tous les efforts des hommes qui placent l'image au centre de l'univers. En deux mots, le contre-rôle ruine tous les efforts d'un seul homme qui place son image au centre de l'univers.

Victor Prieur allait de l'un à l'autre sans distinction. Vil, malveillant, capricieux, il s'entêtait à vérifier tout ce qu'il rencontrait. Le scrupule était son seul compagnon : un océan de jalousie qu'on aurait cru coulé dans l'obscurité totale.

Celle-ci ne le rebutait pas davantage dans son entreprise de surveillance systématique. Au contraire, la nuit lui procurait une nouvelle perspicacité. A l'aide de ses sens, il devinait benoîtement qu'il dominerait la substance immatérielle des choses.

Son but atteint, Victor Prieur se remplissait les méninges de provisions. Au plus fort de la nuit, il s'insinuait dans un gyrophare géant pour mieux comparer la terre entière à un car de police.

Voilà qui laissait l'image tant persécutée en son plus simple appareil, peut-être belle comme jamais. Ce qui, soit dit en passant, mettait Victor Prieur dans tous ses états.



## L'HYPOTHÈSE

Au moins, en fermant la porte du stand d'Abraham, on savait que les histoires sombres ont toutes un point commun. Mais on ne s'empressait pas de le divulguer, enclins qu'on était à faire partager la trop violente détresse qui assaillait son univers.

On pouvait entendre la respiration saccadée d'Abraham, aplati sur le sol à la recherche d'un second souffle. Peut-être avait-il attendu au-delà du délai des visites. A pas de loup on s'éloignait, en pensant bien prendre de travers, faute d'ennemi, l'usure du temps.

Le stand d'Abraham était solidement dressé contre cet artifice du langage. On était resté seuls à comprendre un court moment que le temps avait changé, mimant lui-même les désirs des vieilles gens qu'on voyait revenir en quête d'imprévu.

Car l'hypothèse d'Abraham suscitait une réaction toujours différente selon la nature des visiteurs. Le temps lui aussi reconnaissait ses méfaits. Et, jusqu'aux fenêtres du stand, les brins d'herbe ondulaient pour laisser Abraham poursuivre sa cure de jouvence.

## LE PROGRÈS

Comment Martine irait-elle convaincre son amicale que la suppression des pancartes serait un progrès ?

Elle-même avait été élevée dans un milieu social où l'idée de progrès ne valait que par la justification qu'on en trouvait. Du reste, la suppression des pancartes n'entraînerait rien de significatif, dans l'immédiat pour l'amicale.

Martine voulait démontrer qu'on parvenait au progrès en se portant à la hauteur des autres plutôt qu'en les dépassant. Dans ce principe, l'absence de pancartes inciterait à la prudence, cette essence des civilités.

L'amicale considéra qu'il n'en fallait pas plus pour souffler à Martine le moyen d'y arriver. Elle imagina des échanges de voix. On raconterait à la population que les pancartes reviendraient quand chacun aura prêté sa voix à qui en voudra. On lui dirait aussi que cette méthode résoudra les problèmes de chômage.

Il restait donc à profiter d'un moment d'égarement pour subtiliser toutes les pancartes de la ville. Martine commença aussitôt par desserrer la ceinture du progrès.

## RATURES

La seule certitude, c'était qu'il avait laissé son livre ouvert à la bonne page. Tout le reste, y compris la bicyclette abandonnée précipitamment contre le panneau, incitait à n'écarter aucune piste.

De là, le récit de la petite fille qui pleurait parce que son père l'avait serrée trop fort dans ses bras n'avait pas été retenu comme une preuve irréfutable. Le monde de la supposition était beaucoup moins peuplé d'embûches que celui qui l'avait précédé.

De même, l'étrange comportement des victimes, d'abord prolixes, puis devenues muettes sous l'effet des froides reconstitutions, avait rendu l'enquêteur chargé de l'affaire allergique au respect des lois. Son écriture s'en était retrouvée prise entre deux feux ennemis de ratures.

Son départ avait été par conséquent plutôt bien accueilli par les deux camps. Mais maintenant que son retour était annoncé d'un moment à l'autre, la nécessité de reprendre la lecture à la même page semait la panique.

La seule faute, c'était la même que celle qui arrête sans raison un rêve en plein élan. Une force de la nature la réparerait en le dépouillant de tous ses papiers.

## FOLIE

Cette fois, Betty ne reviendrait plus. Elle esquissa un dernier geste vers une foule qui ne la regardait pas et lui fit penser au mouvement d'une épaule cerclée de lanières.

Partie pour ce voyage où elle ne souffrirait d'aucune peine, Betty chercha encore à attraper l'ombre grimpée à sa face. Elle songea qu'elle méditerait moins rudement sur la grande affaire de ses jours.

Betty s'en allait se rendre compte par ses propres moyens que les vrais changements passent inaperçus. Les uns ne préviennent pas de leur arrivée et s'installent sans se faire reconnaître. Les autres, dont l'égalité devant cet inconnu semble en perpétuel sursis, ne réussissent pas malgré tous leurs efforts à imposer leur réalité. Betty s'excusait presque, auprès des compagnons qu'elle abandonnait, de s'y être déjà préparée.

Elle allait prendre son envol quand une silhouette infortunée l'invita à s'allonger sur une civière maculée de pommade. Alors Betty remit entre les mains de l'infirmière qui la ceinturait son récipient d'eau troué.

## LE MÉDIATEUR

Deux grands courants de pensée entraînaient dans leurs tourbillons Sadi Rebond qui avait failli, en pleine débâcle, perdre ses jambes sur des mines.

L'un prônait la suppression totale des privilèges, l'autre le partage des pouvoirs. A vrai dire, Sadi Rebond avait toujours trouvé des avantages dans chacune de ces opinions. Aussi, selon ses humeurs et l'état de sa fortune, changeait-il facilement de camp.

Si elle lui avait ouvert les yeux sur la condition de ses semblables, cette hésitation l'isolait chaque jour davantage. Et il se disait que la solution qui en découlerait lui serait refusée au moment même où il la trouverait.

Alors il repoussait tout ce qui pouvait l'être au lendemain, en se mettant dans la peau d'un pauvre bougre qui n'obtiendrait jamais rien.

Sadi Rebond gardait pourtant le ferme espoir d'arriver à ses fins : réconcilier et unir les êtres qui pensaient comme lui. Il attendait la première occasion pour leur communiquer que la mort change tout et qu'il suffit donc de changer la mort.

## LES ALOUETTES

Si l'on pense que tout est illusion, on peut prendre à la lettre les mots qui suivent et ne point trop regretter de les laisser à leur place.

C'était un bien beau magasin de jouets devant lequel s'arrêtaient Héléna et ses tristes enfants. On y voyait des oiseaux voler, tenus aux ailes par des fils translucides. Les uns en bois, les autres en métal, haut perchés sur d'étranges vestiges, ils portaient tous une bague autour du cou.

A ses nombreux enfants qui la pressaient de questions, Héléna racontait deux histoires différentes dont un peu reluisant miroir aux alouettes tenait lieu de point commun.

Aux petits, elle disait que ces oiseaux incarnaient l'espérance des mamans quittant les maternités avec leurs nouveau-nés sous les bras. Elle leur racontait le bonheur de chacun de ces moments qu'elle avait connus grâce à eux.

Aux grands, elle avouait que sur les bagues des oiseaux étaient écrits des noms de villes suivis de dates qui avaient jadis servi de traités de paix.

Alors Héléna se mettait dans la peau d'une colombe, pour détourner ses enfants du magasin de jouets, en sachant qu'elle les perdrait pour toujours quand ils y pénétreraient.

## HARANGUE

Usant volontiers de la comparaison que les gens pauvres et démunis n'ont pas de lendemain, Philéas Médius racontait que le langage le mettait dans le même esprit.

Son air taciturne s'éclairait soudain quand il ajoutait que les mots venaient sur lui pareils à un cortège de manifestants qui surgissent d'une avenue et bouchent, le temps d'une clameur, toute perspective.

Mais Philéas Médius ne disait à personne que d'autres perspectives naissaient aussitôt dans sa tête. Promu de lui-même magicien d'abondance, il libérait les feuilles des livres d'où se brisaient, par un tourniquet à taille humaine, toutes les chaînes.

Au seuil de terres vierges, les mots semblaient avoir présumé de leurs forces et suppliaient qu'on les remplaçât sur le champ. Philéas Médius, qui attendait depuis toujours cet appel, s'interposait alors au milieu du langage.

Et dans l'improvisation du plus puéril discours, il décidait les élites à reconnaître leur faillite sous réserve de conserver leurs privilèges.

## ÉPITAPHE

De ce qui fait le commencement d'un monde, on se laisse envahir par l'envie d'en partir.

De plaire ou d'en découdre, l'envie impose de s'installer. Pitié pour Sabine Bordeplaine qui n'arrangea rien à rien.

Elle non plus ne croyait à rien. Et voilà qu'on m'a désigné pour écrire son épitaphe, moi qui n'avais pas daigné m'opposer à elle dans la tradition ni nulle part ailleurs.

A présent, je gémis et me lamente de pas avoir défendu Sabine Bordeplaine. Le désarroi qui nous assaille lui a pris sa vie.

Elle ne croyait à rien, mais elle avait combattu jusqu'à la fin pour laisser chacun recroire en son étoile et recomposer la partition.

Et voilà qu'on m'a désigné. L'émotion me retient de fuir, sans plus tarder, ce sol qui se dérobe sous mes yeux interminablement.

Alors même que ce grand malheur nous a été annoncé, un autre drame est arrivé. Depuis, les temps me donnent raison d'avoir aimé Sabine Bordeplaine par-delà les jours et les nuits.



## SOUVENIRS

Construire l'avenir, c'est s'indigner que les domaines du rêve resteraient toujours inexplorés.

- Et doubles de leurs prémonitions, répliquait Bachir avec la fierté de ceux qui possèdent une rente de situation.

En effet, son commerce de marchand de souvenirs jusqu'à présent avait prospéré au-delà de ses attentes. Ses clients y revenaient pour le plaisir d'écouter de belles histoires dérobées aux esprits.

Bachir était un colosse plus doux encore que le coin du ciel où il conviait d'étranges souvenirs. Pour comparer ce qui peut l'être, nous dirons qu'il traquait la ponctuation du passé, laissant le langage filer son chemin vers ses abîmes habituels. L'impensable lui ouvrait toutes ses portes, sans autre recommandation que d'en changer les serrures.

Et d'un tour de clé, Bachir travaillait les souvenirs de ses clients jusqu'à extirper la substance qui lui permettrait de les éliminer à jamais. En merveilleux conteur qu'il était, il laissait croire en leur éventuelle réapparition. C'était peut-être même ce qu'il faisait de mieux. De coques en épluchures, son commerce ressemblait au débordement de la mémoire.

## LA MAROTTE

Dans les films qui faisaient frissonner la jeunesse de la génération précédente, il y avait encore de vrais héros. Parmi eux, personne n'a oublié ces espèces de robots qui, voulant se racheter d'une faute originelle, sauvaient de la mort d'innocentes créatures. Mais leurs élans de générosité, dont leurs savantes virtualités auraient dû savoir trouver l'issue, leur étaient toujours fatals.

Et l'adoration du public redoublait plus encore quand l'immense majorité des héros semblait souhaiter une moins triste fin.

Le directeur général de l'administration prenait plaisir à citer cet exemple aux nouveaux promus afin de leur apprendre d'emblée qu'ils ne seraient jamais des héros.

- Mieux vaut vous dire moi-même qu'on me surnomme l'Affreux, leur claironnait-il.

Il aimait recevoir à tête reposée chaque personne de son service au moins une fois par an. Après quelques propos préliminaires, il en venait toujours à sa marotte selon laquelle le monde entier se comportait en héros.

Le directeur général de l'administration précisait alors, avec infiniment d'arguments, que les sacrifices produisaient le plus souvent l'effet inverse que l'on supposait et qu'il serait bien temps, pour cette raison, de les supprimer.

## LA MACHINE

Aux derniers jours de sa maladie, Machaut guettait le médecin à travers les persiennes de sa chambre stérile. Aux convoyeurs qui l'avaient contaminé, mais aussi rapproché de son objectif final, il s'obstinait à transmettre les messages.

Le médecin poussait la porte, contrairement à l'usage. Annette, la surveillante de service, loin de mettre un terme à cette déraison, à cause de l'affection qu'elle portait à Machaut, actionnait alors les ballons de la respiration artificielle.

La machine toussotait en pure perte. Car Machaut, soumis au désir de venger son âme et, moins certainement, de plaire à Annette, rassemblait toutes ses forces pour montrer ce qui restait de son projet de société spirale. Sans en saisir le sens, le médecin l'écoutait encore étouffer ses gémissements sur un contrat social aux allures de triporteur.

Sur un croquis qu'exhibait Annette, Machaut somrait aux roues avant d'inventer des verbes qui ne serviraient qu'une seule fois. A la roue arrière, parce qu'elle ne pouvait que suivre le mouvement, il ne demandait rien sinon, comme il l'avait toujours fait par le passé, de prévenir du danger. Et, malgré sa préférence, Machaut s'assurait que c'était à la machine de choisir qui, d'Annette ou du médecin, couperait le robinet d'oxygène.

## LA REDDITION

Plus les forces de Pauline déclinaient, plus nos souvenirs nous rappelaient sa vigueur passée. Et quand elle nous confiait qu'elle ne supporterait pas de trop souffrir, nous faisons mine encore de croire qu'elle surmonterait une nouvelle fois son mal.

Il n'en était rien, hélas ! Pauline s'enfonçait peu à peu dans des abîmes où aucun d'entre nous ne la délivrait. Pourtant, nous n'arrivions pas à nous résoudre à sa reddition.

Nous aurions voulu lui témoigner notre affection et notre attachement supérieurs sous le signe de cette indifférence qu'elle avait si âprement combattue. En vain, nous lui demandions de nous raconter les épisodes de sa vie où, seule contre tout le monde, elle avait pris la défense des persécutés. C'était maintenant à notre tour de lui venir en aide. Mais elle ne nous l'avait pas appris. Incapables de renverser les rôles, nous continuions à nous reposer sur Pauline. Jusqu'à la fin, elle ne nous laissa plus chercher un autre sens aux souffrances qui l'emmenaient loin, très loin d'elle et de nous confondus.

## L'ÉTRANGER

Ici non plus, on ne laissait rien au hasard. De toute manière, le hasard n'en aurait pas voulu. Il y avait bien longtemps qu'on l'avait relégué le plus loin possible des portes d'entrée et de sortie.

Telle était aussi la situation de Mitwern qui ne comprenait pas pourquoi on le tenait à l'écart alors qu'il faisait tout comme les autres. Pour les politesses, les services, les papouilles aux soi-disant chefs, personne ne lui arrivait à la cheville.

A force de cultiver sa ressemblance, Mitwern ne s'était pas aperçu que le monde avait avancé sans lui. Il était devenu un homme du passé que l'on ne rencontrait que pour réveiller des souvenirs. Aussi procurait-il à chaque étranger l'irrésistible sentiment d'avoir vécu les mêmes événements. Bref, on était sûr en l'écoutant de ne pas avoir démerité du temps.

Mitwern raclait les fonds de tiroir. Avec l'argent qui lui manquait, il s'achetait un nouveau bail à l'enseigne du mal de vivre. Mais il ne savait pas comment dire que son calvaire avait assez duré.

Chichement, il disparaissait. Un écran s'interposait comme pour mieux déplorer l'horreur de la comédie. Au moins Mitwern échapperait-il à la déchéance.

## LA SENTINELLE

Sur le chemin du retour, nous avons rencontré une charmante sentinelle en cavale.

Je précise bien qu'allant seule, elle n'avait pas vu que nous la suivions, d'abord du regard, puis à toutes enjambées. Mais son allure semblait prouver qu'elle craignait d'être reconnue.

Elle s'était attardée au bar-tabac du carrefour, comme stupéfaite d'entendre des propos d'aucune signification présente.

Brusquement, elle avait salué ce qui n'avait alors que l'apparence d'une sorcière revêtue d'une cagoule cramoisie. Nous avons cru que c'était sa façon de se débarrasser enfin de son fardeau.

Peut-être aussi avons-nous eu peur d'être aperçus. Cela nous avait apaisé. Tandis que nous dissertions sur cette tranche de spiritualité, la sentinelle avait pénétré dans une pharmacie bondée.

Longtemps nous l'avions attendue. Nous savions que si elle ne ressortait pas, elle ne recevrait pas sa prime. Et comme elle était restée à l'intérieur, j'avais égoïstement projeté de lui tenir la porte la prochaine fois.

## L'ALERTE

Convalescente et rassurée sur l'évolution de sa maladie, Régina Barbentane avait tenu à rendre sa première visite aux sages-femmes, les nattes coiffées et le haut du visage maquillé comme aux plus beaux jours. Mais quand, au bout de l'allée plantée de saules pleureurs, elle avait toisé du regard le bâtiment de la maternité et recompté une à une les lucarnes opaques, tout son corps avait frémi, secoué par un vertigineux malaise.

Aussitôt, elle s'était arrêtée, incapable d'avancer ni même de repartir en arrière malgré le décor qui la priait instamment de se ressaisir. Comme dans une brume étincelante, elle avait distingué l'ombre de son amant.

L'homme qui s'était approché d'elle ressemblait trait pour trait à l'agent préposé au relevé des compteurs de l'hôpital. Régina Barbentane avait pourtant cru qu'on ne lui imposerait plus ce châtiment. Cette vérification surannée lui était sortie de la tête, au même titre que ce blocage qui la prenait à l'approche du pavillon de la maternité pour la troisième ou quatrième fois d'affilée.

Régina Barbentane s'était sentie engluée dans la mare de son amour déchu. Le pouvoir ne lui appartenait pas de se couper de ses idoles qui avaient le cœur dans la main et une faute à pardonner dans l'autre.

## LES ASILES

Un peu plus tard, les ténèbres s'enhardirent. Pêle-mêle et appauvries, mais fières de leurs récompenses, elles usèrent à fond de leurs pouvoirs livides.

C'était à Ellen de jouer.

Les ténèbres remplirent le vide, une horde de psychiatres à leurs trouses. Comme en toute guerre, le sentiment dominait la raison. N'y avait-il pas eu une forme de sagesse à réapprendre la règle du jeu ?

Ellen savourait le plaisir d'avoir prédit que les ténèbres allaient s'humaniser. Elle se figurait que les populations se soumettraient à leurs volontés et qu'enfin renaîtrait un monde de pantins désarticulés.

Les choses ne se passèrent pas ainsi puisque les ténèbres se disloquèrent après avoir obtenu que les gens n'auraient plus jamais besoin d'avenir pour se remettre de leurs émotions.

Alors Ellen joua.

Les ténèbres réapparurent. Non décidément, même les chats ne viendraient pas à bout de cette colonne d'orties sans stéthoscope.



## LE TRAVAIL

Le temps des remontrances s'était écoulé. Metterlinck raconta qu'il avait menti et donc qu'on n'aurait pu concevoir une aussi mauvaise entrée en matière. Mais on ne lui arracha pas d'autre parole, sinon que son mensonge et la vérité qu'il voilait nous laisseraient dans l'ignorance.

Metterlinck réfléchissait comme s'il se souvenait de tout ce qu'on lui avait inculqué par le passé. Ce travail lui fit épuiser les unes après les autres les armes de sa connaissance. Il n'en restait plus qu'une.

Metterlinck reconnut une vieille rengaine de son enfance en laquelle il n'avait pas cru, parce que les gens qui la lui proféraient semblaient bâtis dedans pour en avoir fait plus d'une fois le tour.

C'était l'idée fabuleuse d'une connaissance sans limite, dont Metterlinck s'en voulait presque de ne pas avoir compris l'audace dès son plus jeune âge. Il trouvait même cette idée tellement juste qu'il se voyait un jour prochain y renoncer et, malgré tout, en recueillir sur les reins les rondes richesses.

## LE MESSAGE

Au détriment de tout le reste et, souvent, malgré un impérieux besoin d'en découdre avec sa raison, Bertrand Gallo se jetait de fougue et de rage sur ce qui venait d'être.

Et comme il ne se posait jamais de question par peur d'éclater de colère et de ne restituer qu'une pensée déformée, il se retournait non plus sur son passé mais sur les mots qu'il avait lus ou écrits.

Il accomplissait ainsi d'extraordinaires périples qui le plongeaient dans un monde intérieur étranger à lui-même, mais dont les limites le repoussaient dans son propre univers. Au-delà, toute distinction entre la parole dite ou gardée le rapprochait de son but.

Avec ou sans cette présence mystique, Bertrand Gallo arrivait à donner de lui l'image d'un homme traqué par des signes déserts. Or la réalité qu'il saisissait rattachait son inquiétude à quelque dynastie prédestinée aux oracles de l'écriture.

Il revenait de si loin ! Du reste, même séparé de son attribut divin, le langage ne lui importait pas plus qu'une biographie. La vitrine des mots lui renvoyait enfin le message de l'oisiveté.

## LES IDÉES

Kléber faisait tout ou aurait voulu tout faire comme ses contemporains. Là s'arrête la comparaison.

Beaucoup de vocations sommeillaient chez ce singulier touche-à-tout. Mais cette boulimie n'excuse rien. Il expliquait qu'il courait après des rudiments de justice, avec le projet simpliste de remplacer les tribunaux par des systèmes d'alarmes infaillibles. Ce n'est pas une affaire de doctrine.

Au fond, Kléber était un brave. Il en est d'autres définitions.

Son courage, malgré l'absence de vertu qui en résultait, lui faisait réunir en un même mot la vérité et le mensonge. Voilà ce qu'on appelle un tempérament.

Selon le ton ou le parti qu'il choisissait, en admettant très bien leurs opposés, Kléber qualifiait de vraie la durée. Car mentir s'apprend.

Et il se sentait d'autant moins à son aise sur terre qu'il restait, vaille que vaille, fidèle à ses idées. Le temps s'écoule en tournures de pensées.

Comme un fait exprès, Kléber se nourrissait d'idées extorquées aux jeux de hasard. Au théâtre, le bout des peines renverse les quilles.

## LA CHANCE

-Tu reconnaîtras tes défauts tes pour que la chance te sourie. Marceline se souvenait en partie des propos de son tuteur, René-Pierre Daulame, un modeste garagiste qui ne s'était jamais insurgé contre rien. En revanche, il lui avait toujours limité le champ de ses libertés et, fatalement, parlé d'une chance qui n'aurait jamais été que la dernière de toutes.

Avec une pareille éducation, Marceline allait à la rencontre d'objets d'une grande valeur. Même si c'était des gens qu'elle avait déjà vus, elle les considérait d'abord et sans inflexion ultérieure sous l'angle matériel.

Toute sorte d'humanité lui était étrangère et, par-delà, interdite. Ainsi, elle se comportait en société comme une innocente créature doublée d'une exploratrice éblouie. Ses yeux bleu clair semblaient tourner et retourner dans tous les sens un monde qu'elle croyait conçu au gré d'insondables secrets de fabrication.

Grâce à ce procédé, le genre humain horrifiait Marceline qui finissait par penser qu'elle ne méritait pas un meilleur sort. Elle en reconnaissait les vilains défauts en remerciant les siens propres de lui avoir donné la chance de quitter le garage par une porte dérobée.

## LA DISPERSION

Devant les forces de l'ordre regroupées, le cortège de la manifestation se dispersa. Herbert, toujours discret, mais que d'anciens camarades portaient vers l'estrade en repliant déjà leurs banderoles, s'arrangea avec sa frénésie.

Entre une haie de gardes du corps improvisés, il attrapa au vol un porte-voix dans lequel il essaierait tout au plus de frayer un chemin au triomphe du vide. La détresse qui l'assaillait provoqua l'éloquence à de somptueuses fêtes.

Pourtant, l'heure de la dissolution représentait pour Herbert le temps même du bonheur. Ce summum des idées inscrites sur les traces de l'avenir réclamait selon lui plus juste récompense. Herbert annonça la venue imminente d'une règle de l'art qui allait célébrer des noces rouges, pour redresser le sort des ouvriers et des paysans. Ni juge ni témoin, l'or ruisselait de ses lèvres, cerné de libérateurs incrédules.

Par petits paquets, des groupes criards se disloquaient ou s'éparpillaient, s'enfonçant vers des bastilles fautives et mal rasées. Cette procession inhumaine remplissait Herbert d'une rage de vivre qui n'ignorait rien des fiascos civils.

## LA FORME

A Microville, dans la querelle qui opposait les Modernes aux Anciens, la forme était un prétexte aux palabres. Chaque camp fournissait constamment de nouvelles pièces à conviction en laissant bien vieillir le système. On ne s'étonnait même pas que les Anciens du jour fussent les Modernes de la veille. Là, les générations digéraient leurs meilleurs produits en douceur. Et il en était ainsi depuis très longtemps.

Comme Victorien disposait de vrais dons pour observer le sort précaire des apparences, les Modernes lui firent un pont d'or. Les plus puissants d'entre eux allèrent jusqu'à lui céder leurs places, lui faisant miroiter un accès rapide auprès des Anciens. Or Victorien ne se laissa pas attraper ainsi. Car il voulait chambouler non pas la forme mais le fond des choses, non pas les transformer mais les confondre.

Pour décliner l'offre de rejoindre les deux adversaires à la fois, Victorien répondit qu'il partait pour un long voyage dans l'espoir de planter à son retour la graine de sa découverte : l'excès de sens. Cet accord formel entre les Anciens et les Modernes !

## LE JUGE

Pour tout le monde, Filouche était un mauvais juge. Mais il ne se résignait pas à prendre un nouveau départ. Le premier à les reconnaître, le seul aussi peut-être à s'en accommoder, ses défaillances lui étaient devenues supportables.

Pour tout le monde, Filouche avait osé proclamer qu'il ne pouvait pas tout savoir et, par conséquent, tout juger. Son originalité excédait ses pairs qui rejetaient en bloc sa théorie que le temps mérite un jugement.

Pour tout le monde, Filouche ne savait qu'apprécier les nuances de ses erreurs. Il se vantait de tenir un registre où, preuves à l'appui, il rapprochait l'idée de crime de l'idée de talent. Il fuyait un ordre établi.

Pour tout le monde, Filouche souffrait d'un mal qu'on croyait impossible à guérir. La réalité était plus banale. Comme d'aucuns leurs propres douleurs, il ne savait pas localiser les peines. Ce n'était donc pas sans raison qu'on disait à tort qu'il se trompait dans le choix de ses mots.

Pour tout le monde, Filouche était ce juge qu'on avait vu faire la cour à deux jeunes femmes et les enlacer par les épaules lors d'une soirée de gala. On l'avait entendu s'en prendre aux écorchés vifs et maugréer sur le talent de ne pas être reconnu.

## L'ESCLAVE

Parvenu sur l'acropole, le marchand d'esclaves Myriaque cessa de converser avec lui-même. Ni les astres ni la pleine lune ne prolongèrent ses propos.

Myriaque pressentait qu'il avait trop attendu pour dresser le bilan de ses jours et trop mal traité ses semblables pour mériter une audience des ténèbres.

Dans sa tête, l'enchaînement naturel des mots se heurtait à une jouissance inconnue qui s'avérait infranchissable. Il comprit que la fin de sa vie civilisée était arrivée.

- Non ! hurla-t-on du haut de l'acropole.

Myriaque reconnut sa propre voix avec l'amer sentiment qu'on lui arrachait sa dernière requête. Mais il ignorait encore que celle-ci se réalisait sous ses yeux. N'était-il pas le mille et unième marchand d'esclaves à vouloir plus que tout ?

En espérant ne plus jamais retrouver la parole, Myriaque se souvint qu'il ne s'adressait déjà plus qu'à ses esclaves, et dans un vocabulaire inversement proportionnel à l'insensée fortune qu'il avait acquise par leurs ventes.

Seul à présent sur l'acropole qu'il possédait, Myriaque se statufiait. Jamais homme avide n'avait été aussi esclave de tout.



## LA CHIMÈRE

Les deux forêts communiquaient, séparées par un vieux muret envahi de mousse et enlacé de ronces.

Sur un perchoir de fortune que les pillards n'avaient pas épargné, des menuisiers se succédaient, camouflant l'usure du temps.

Ils cherchaient, entre les lignes des arbres, l'écriture que leurs ancêtres avaient accrochée aux branches.

Le jour était venu pour Fantin de se hisser sur le fragile promontoire. Son père, ouvrier dans une exploitation à ciel ouvert de cercueils, lui avait conseillé, s'il voulait retrouver les secrets des fibres du papier, de toujours suivre la course du soleil.

Fantin pensait plutôt que les crissements des arbres et les chuintements des écorces lui en apprendraient davantage. Il souhaitait aussi ne pas s'éterniser, comme les précédents prospecteurs, à tourner en rond autour du pot.

Les deux forêts semblaient s'être fiancées quand Fantin, au crépuscule, aperçut une souche qui n'avait jamais attiré aucun regard. Nul saccage n'avait eu raison d'elle. Intacte jusque dans sa démesure, elle inspirait à Fantin le sentiment d'avoir vécu assez.

Alors, il descendit de son observatoire pour conquérir une chimère qui l'aiderait à lire en profondeur tous les modèles de liberté.

## LES SENTIMENTS

A beaucoup réfléchir, Imaël avait trouvé, entre la mémoire et l'oubli, l'endroit de son esprit qui prouvait l'absence de points de départ. Elle aurait voulu partager son bonheur et le rattacher à ce qui lui tiendrait lieu de repère.

Entraînée par le défi de vaincre les sentiments, elle aimait imprudemment de toutes ses forces un homme dépourvu de qualités. Mais une vague ressemblance avec la représentation qu'elle se faisait de son objectif s'opposait à la nécessité patente d'une rupture.

Cet homme l'impressionnait d'autant plus qu'il prétendait éliminer les difficultés et les échecs inhérents à une pareille tentative. Imaël ne s'en occupait pas, car elle ne comprenait rien des mouvements qui tiraient ses intuitions, tantôt dans le sens de la mémoire tantôt dans celui de l'oubli. Et pour avoir raison de son amour même, elle réussissait à simuler des attitudes affectives grâce auxquelles elle pénétrait les arcanes des sens.

Imaël avait promis de ne jamais dévoiler son mystère, même si elle avait pu mieux en apprécier les limites, une fois débarrassé de son séducteur.

Non, on ne changera pas la nature qui laisse croire que si les sentiments sont ainsi faits, c'est qu'ils doivent l'être pour toujours.

## LA BÊTISE

La double personnalité de Félicia Louvel avait beaucoup intrigué les magistrats de la cour. De mémoire d'archiviste, on n'avait jamais poussé aussi loin la bêtise.

Pour sa défense, Félicia Louvel s'était toujours réfugiée dans une enfance ballottée entre une mère actrice et un père diplomate qui l'avaient éduquée en dépit du bon sens, avec la ferme intention de tout lui laisser faire.

Elle s'était repentie, ce qui lui avait valu la clémence mémorable d'un procès antérieur dont elle se gardait bien d'évoquer le souvenir. Minables ou grandioses, les avocats qui la défendraient ne pouvaient pourtant nier la supériorité de leur cliente dans la duplicité qu'elle affichait coûte que coûte. La tactique tenait à l'idée pertinente que la plupart des gens accordaient plus de temps à revivre qu'à vivre leurs propres histoires. Félicia Louvel en déduisait que les souffrances naissaient de cette répétition haletante qu'il fallait supprimer au même titre que toutes les autres formes de démagogie. De là le procès qu'on lui intentait !

Quand les juges entendirent la prévenue réclamer la disparition des cris pour sauver la planète, ils l'acquittèrent, moins convaincus qu'amusés de graver une date et un nom dans l'écorce de la justice.

## LES PRISONS

Esprit éclairé s'il en est, G.W. Ravin affirme que l'architecture des prisons sert de modèle aux fantaisies des hommes.

Il est vrai que par l'exercice de sa profession dont, de nos jours, on ne saurait surveiller l'improbable renouveau, la moindre tentative d'évasion est couronnée de succès.

Car G.W. Ravin a pour mission de chercher dans l'histoire les plus rassurants exemples de la liberté acquise. Lui-même a été choisi à la lumière de ses idées qu'aucun barreau ne retient.

Ses principes débonnaires ont vite conclu en l'originalité d'un monde où les murs prennent possession des esprits pénitents. Enchevêtrement des formes, couloirs tenant lieu de pièce principale, façades aveugles ouvertes sur des patios qui prononcent inlassablement la détention du jour et de la nuit, ici se rachètent les martyrs de la civilisation.

Hors la serrurerie, point de salut. C'est le seul art qui supporte le voyage. Mais un art dont la surface, telle une lime, se granule à mesure que le temps écoule sa fausse monnaie.

L'une après l'autre tournent dans le vide les clés du trousseau charitable de G.W. Ravin, qui ne refusera bientôt plus l'étiquette d'apôtre des prisons.

## SAUVEUR

Bien des gens seraient très étonnés de découvrir avant l'heure le résultat du temps.

Dans la région la plus exposée aux problèmes de notre beau pays, on recommandait ainsi aux élèves des petites classes de s'imaginer vieilliss et marqués par les pires maux.

A ce premier devoir, assorti d'un examen médical approprié, était jointe la démonstration que personne n'atteignait jamais son but, sauf eux.

On s'employait à mettre dans le crâne de ces jeunes révolutionnaires la méthode qui leur permettrait d'autres présomptions que celles de l'âge.

C'est alors qu'arriva Hansott Plincke, fraîchement débarqué des archipels voisins. Arborant une grosse loupe en guise de porte-monnaie et une serpe pour taillader les hautes enseignes des banques, il s'était vite imposé aux yeux ébahis des professeurs, comme le premier partisan de la providence.

Hansott Plincke regroupa autour de ses idées toutes les catégories de la population qui ne résistent pas au temps, mais qui enfoncent le présent et, dans cette seule mesure, préparent le drame.

Puis, avant de s'éclipser, il pria ses spectateurs de croire qu'un rire entier supprime toujours une détresse relative.

## LA FOULE

Avec la foule, tout était permis, même demander, même obtenir, comme si la cause était entendue à l'avance et en dehors d'une quelconque résistance.

Elle s'empressait de restituer sa part de mystère. Mais il paraissait inimaginable de lui rendre la pareille, à moins de se retirer du jeu, ce qui ne serait venu à l'esprit de personne.

Oui, cette part secrète de nous-mêmes, qu'était-elle au juste dans la lourde transposition des faits à travers lesquels sa présence s'imposait au monde ?

Si tant est qu'on puisse reconstruire un épisode passé sur le moment totalement inaperçu, rien de ce que l'avenir décida par la suite n'a failli à cause de cette foule échevelée. Survenue là où on ne l'attendait pas, comme précipitée par une trop forte houle dans de monstrueux tourbillons, elle avait déjoué plusieurs cordons policiers avant de s'échouer sur une succession de clôtures.

L'épisode aurait tenu du prodige si des témoins n'avaient pas relaté, à grands renforts de directeurs de conscience, qu'il ne s'était rien passé qui justifiât une intervention musclée. On oubliait même que les meneurs s'étaient séparés de leurs privilèges.

## LES MASQUES

Hémery l'encenseur avait donné l'alerte des masques. Personne ne comprenait plus rien de ce qui lui était arrivé, à présent qu'il dénigrait toute leur raison d'être.

Heureusement d'ailleurs qu'on ne le comprenait pas, pensait-il en étanchant sa soif de vengeance sur le rebord de la table biseauté de rire où il avait aplati un globe terrestre.

Ces experts de la trahison, il voulait les étrangler ou leur jeter toutes les peaux de banane qu'il avait semées sur leurs jours. Le plafond lui semblait s'abaisser au niveau de ses dernières connaissances. Honte aux racontars, c'est carnaval !

Il bascula de sa chaise comme s'il voulait encore entraîner dans sa chute le monde entier. Les masques en perdaient leur exubérance et leur superbe. Quoi ? De simples mortels s'arrogeaient le double suffrage, par oui et par non, de l'abondance des biens !

Suivant son idée, Hémery piqua la coquille qui lui tenait lieu de tête à l'aide d'une épingle rouillée aux extrémités. Ce phénomène ne manqua pas de corroborer son refus de vivre en société. Avant de s'écrouler, il se dénia le privilège de partir en d'aussi tristes compagnies.

## LE FOUILLIS

Ce n'était pas le moment propice pour se confesser, pensait Jacques Lestou en reprenant un à un les mots du procès-verbal. Depuis qu'il officiait au douzième corridor, il en avait relu et paraphé des déclarations. Toutes portaient tort à l'ordre des valeurs. Mais aucune, comme celle qu'on venait de glisser dans sa corbeille à courrier, ne l'avait atteint dans sa mélancolie privée.

Il avala une gorgée de son sirop contre les crises d'urticaire. Non, le temps n'était pas venu de tourner la page pour recommencer une autre vie. Son code de bonne conduite lui rendait encore service.

L'objet reposait parmi un tas de documents pareils que Jacques Lestou renversa sur son écritoire. Là apparut l'image même du fouillis.

Puis il récapitula. Première partie : s'émerveiller. Deuxième partie : raconter son émerveillement. Dernière partie : comprendre...

Ses yeux ne parvenaient pas à déchiffrer la fin. Il était question d'un rejet en règle, telle une vaine commande de solitude.



## DÉCOURAGEMENTS

Avant de prendre le parti de la force, Lionnel Vilanciel eut une grande passion. Une femme rencontrée dans un parc l'avait découragé de s'en sortir indemne. Il s'était plié à ses exigences, mais chaque fois qu'il avait consenti à s'en détacher, un puissant mouvement d'affection l'avait remis à sa place indépendamment de sa volonté.

Personne n'enviait cette place où à d'illuminées visions succédaient de frénétiques visites. Car s'il était un signe qui ne trompait pas Lionnel Vilanciel dans ses découragements, c'était bien l'incessante envie de rompre avec la monotonie. Mais de cette relation aux limites du danger même de vivre sa vie sans en prendre ni rejeter une éventuelle autre, naissait l'opposition toute fortuite de ne plus se reconnaître pour un seul être.

La femme semblait prendre un malin plaisir à reproduire ce qui s'était passé dans le parc. Une voix au timbre implorant, un discours déjà vindicatif et une accolade prometteuse ne tardèrent pas à transformer Lionnel Vilanciel en homme pour mieux le rendre pupille de lui-même.

## ALLÉGORIE

Une fois pour toutes, les canons de la beauté se turent. L'histoire qui avait enfin le champ libre s'allongea sur la terre et s'endormit aussitôt.

Elle rêva qu'elle cessait d'être un vil épouvantail. Une source d'eau pure, comme un bain de jouvence, lui ravivait le corps. Puis elle se réveilla dans un profond fossé lugubre encombré d'amoncellements de planches.

Quand elle voulut se relever, une force formidable la replia sur elle-même. Sans savoir ce qui lui arrivait, elle supplia le ciel et l'oiseau de lui laisser la vie sauve. Tout autour, la lumière du jour creusait le néant.

L'histoire lutta contre la mort avec un battement d'ailes qui brassaient dans les ténèbres des pépites de conscience. Au passé qu'elle appela à son secours, la barre d'un tribunal récalcitrant répondit par des craquements et des paroles inaudibles de voyantes.

Elle se hissa ainsi à la surface du monde en promettant à ses juges l'impossible trésor. C'était l'heure choisie pour l'ultime migration. De partout affluèrent des hordes d'anciens voleurs repentis. Tous restituèrent leurs paroles perdues.

## TABLE

### Pages

1. OR VOIR	37. Le passé
2. Prologue	38. Eloges
3. Crime	39. Le fer à cheval
4. La classe	40. La défaite
5. Péril	41. La nécessité
6. La foudre	42. Mesure
7. L'asile	43. La haine
8. Excès	44. La gloire
9. Dimanche	45. La bruyère
10. Ailleurs	46. L'édifice
11. Théâtre	47. Les inséparables
12. Exorcisme	48. La vitesse
13. Les œufs	49. Motifs
14. L'énigme	50. L'intelligence
15. Les amis	51. Le cri
16. Le soldat	52. La disparition
17. La découverte	53. Bonheur
18. Charme	54. La sonnerie
19. L'amour	55. La dignité
20. Le redoux	56. Le signal
21. Mission	57. L'armoire
22. La justice	58. La parade
23. Famille	59. La vipère
24. Fidélité	60. Les pionniers
25. L'or	61. Le héros
26. La guerre	62. Le secret
27. Le voyage	63. La mort
28. L'épidémie	64. La solitude
29. Les nuages	65. Chirurgie
30. Vert	66. La vie
31. Le pendu	67. L'oubli
32. Police	68. Numéro
33. L'idole	69. Faux
34. La lune	70. La rancune
35. Hasard	71. L'égalité
36. Le taxi	72. Prison

73. Présence
74. Hommage
75. L'incompris
76. Modèles
77. Un livre
78. Erreurs
79. L'aboutissement
80. La bague
81. La banque
82. Amour
83. Le fil
84. Le pouvoir
85. La carte
86. La peur
87. L'attente
88. Une passion
89. Le restaurant
90. Ecole
91. Effacement
92. Le feu
93. Les défauts
94. Le noyau
95. Liberté
96. La ligne
97. Magie
98. L'honneur
99. La musique
100. L'ombre
101. Anonyme
102. L'enquête
103. La peine
104. Les générations
105. Rires
106. Boussoles
107. La fidélité
108. Leçon
109. Le cobaye
110. Le prix
111. Guerre
112. Le sommeil
113. L'être
114. La bouée
115. L'ultimatum
116. Les départs
117. Guignol
118. Le lierre
119. Mensonge
120. Le poison
121. Stratégie
122. Le plaisir
123. L'ennui
124. La cité
125. Le vol
126. Le talent
127. Le calme
128. Le moteur
129. La nudité
130. La pauvreté
131. Les fins
132. Les sens
133. Les baisers
134. Composition
135. Le tribunal
136. L'inadvertance
137. Pronom
138. L'ingénieur
139. La nudité
140. Risque
141. Mélancolie
142. Les livres
143. Les phrases
144. Parenthèses
145. L'ignorance
146. Les paupières
147. La charité
148. Les suicides
149. Les allumettes
150. La confusion
151. La tendresse
152. Le contrôle

153. L'hypothèse
154. Le progrès
155. Ratures
156. Folie
157. Le médiateur
158. Les alouettes
159. Harangue
160. Epitaphes
161. Souvenirs
162. La marotte
163. La machine
164. La reddition
165. L'étranger
166. La sentinelle
167. L'alerte
168. Les asiles
169. Le travail
170. Le message
171. Les idées
172. La chance
173. La dispersion
174. La forme
175. Le juge
176. L'esclave
177. La chimère
178. Les sentiments
179. La bêtise
180. Les prisons
181. Sauveur
182. La foule
183. Les masques
184. Le fouillis
185. Découragements
186. Allégorie
  
187. TABLE